

LA
MYTHOLOGIE GRECQUE

ET

L'HISTOIRE DE L'EUROPE OCCIDENTALE

PAR

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 67

—
1878

Bibliothèque Maison de l'Orient



167026

Extrait du 3^e volume des Mémoires de la Société de linguistique.

LA MYTHOLOGIE GRECQUE

ET

L'HISTOIRE DE L'EUROPE OCCIDENTALE

AVANT-PROPOS

Nous allons rechercher les plus anciennes notions d'histoire que les monuments de la mythologie grecque nous fournissent sur les régions occidentales de l'Europe. Le mythe est originairement étranger à l'histoire : il tire son principe des conceptions par lesquelles l'homme explique les phénomènes de la nature, l'origine et l'existence du monde. Mais, dès que l'homme mêle au mythe des noms propres d'hommes, de peuples et de lieux, l'histoire commence. La difficulté est de faire le tri, de démêler l'histoire du mythe et le mythe de l'histoire. Il y a des circonstances où tout est clair. Quand, vers la fin du VII^e siècle, les Grecs, ayant pour la première fois passé le détroit de Gibraltar¹, ont fixé sur les montagnes qui bordent ce détroit les colonnes mythiques d'Hercule, le temps du mythe était fini, le génie historique de la Grèce prenait possession des côtes méridionales de l'Espagne²; mais on

1. Hérodote, l. IV, c. 152, édition Didot, p. 225. Cf. l. I, c. 163, *ibid.* p. 54. Il est difficile de fixer rigoureusement la date de l'arrivée de Coloios de Samos à Tartesse; mais elle paraît avoir eu lieu vers les années 640 ou 630. Movers, *Das phœnizische Alterthum*, t. II, p. 598. Duruy, *Histoire de la Grèce antique*, 1867, t. I, p. 268. Lenormant, *Manuel*, 3^e édition, t. III, p. 188. Les relations de Phocée avec Arganthônios, roi de Tartesse, sont antérieures à la guerre des Perses contre les colonies grecques d'Asie Mineure et cette guerre a commencé vers 544 (Lenormant, *Manuel*, t. II, p. 399). En effet, la captivité de Crésus, qui a immédiatement précédé cette guerre, date de la 3^e année de la 58^e olympiade, c'est-à-dire de l'an 546 avant J.-C. suivant Eusèbe, édition Mai, p. 333.

2. Ce fait paraît dater de la *Géryonéide* de Stésichore, Teubner-Bergk, *Anthologia lyrica*, 2^e édition, p. 390-391. Cf. Strabon, l. III, c. 2, § 11,

n'a pas toujours devant soi des phénomènes aussi clairs, et l'on verra encore longtemps écrire que le mythique Cerbère, chien d'Aïdès, c'est-à-dire de la nuit, et de l'obscurité diurne que produit l'orage, est identique aux Cimmériens¹, dont la réalité historique est attestée à la fois par les monuments historiques de la race grecque, et par ceux de l'Assyrie.

Dès que le sens des mythes a commencé à s'obscurcir, il est arrivé naturellement que des personnages réels ont été confondus avec des personnages mythiques; avant la rédaction de l'antique *Iliade*, Evémère a eu des précurseurs. Quand la confusion entre le mythe et l'histoire remonte aux premiers âges de l'humanité, il semble qu'il soit bien difficile de distinguer l'un de l'autre les deux éléments. Il y a cependant quelquefois, suivant nous, moyen de démêler les faits historiques amalgamés avec les fables les plus anciennes de la mythologie grecque. Nous allons essayer d'en donner quelques exemples.

LE MYTHE D'ARGOS

Argos, en sanscrit *radjas* « obscurité², » est un des noms du ciel étoilé de la nuit. Quand le ciel nocturne apparaît sous ce nom dans la fable grecque, il est figuré sous la forme d'un pâtre aux yeux innombrables. Ces yeux sont les étoiles, et de ces yeux terribles qui ne se peuvent compter, ce pâtre vigilant regarde et surveille Io la vagabonde, Io la vierge aux cornes de vache, c'est-à-dire la lune, jusqu'au moment où enfin il est tué par Hermès ou le crépuscule dont le triomphe met fin à la nuit. Mais cette mort n'est que provisoire, bientôt le jour prend fin : sortant des enfers, Argos reparait et Io voit recommencer cette surveillance redoutable qui est pour elle un supplice. Telle est dans Eschyle la fable d'Argos³, l'*Argus* des

édition Didot, p. 123. Stésichore aurait vécu de l'an 630 à l'an 550 avant J.-C. suivant Bernhardt, *Grundriss der griechischen Litteratur*, 3^e édition, 2^e partie, 1^{re} section, p. 656. Eusèbe le fait mourir vers 558 (édition Mai, p. 333).

1. C'est la doctrine de Preller, *Griechische Mythologie*, 1^{re} édition, p. 505-506.

2. Kuhn dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, classe de philosophie et d'histoire, 1873, p. 151. Fick, *Vergleichendes Woerterbuch*, 3^e édition, t. I, p. 189.

3. *Prométhée enchainé*, vers 565-574, édition Didot, p. 12; *Suppliantes*, vers 303-305, édition Didot, p. 160. Cf. Hésiode, fragment IV, édition Didot, p. 47.

Latins. Elle se résume dans le titre de meurtrier d'Argos, donné par l'*Iliade* à Hermès. Elle remonte donc bien haut. Cependant c'est déjà une forme altérée du mythe. Hermès ou le crépuscule ne tue pas le ciel étoilé, il s'en rend maître; c'est l'idée qu'exprime Homère quand il fait l'histoire du sceptre d'Agamemnon, roi d'Argos. Ce sceptre, d'abord donné par Zeus à Hermès, passe d'Hermès à Pélops, de Pélops à Atreus, d'Atreus à Thyeste, et de celui-ci à Agamemnon: « Celui qui le porte commande à beaucoup d'îles et à tout Argos ¹. » Quand Zeus donne à Hermès le sceptre avec lequel on commande à Argos, il lui confère l'empire sur le ciel étoilé de la nuit, et si ce sceptre passe à Pélops et aux successeurs de Pélops, c'est que le poète confond l'Argos météorologique, le ciel étoilé de la nuit, avec l'Argos géographique qui est une ville ou une région de la Grèce antique. De cette confusion on aurait tort de conclure que l'Argos géographique soit une fiction.

LE XII^e CHANT DE L'ODYSSÉE

Dans cette section du poème on voit d'abord Ulysse arriver dans l'île d'*Aiaia* où habite Circé. Parti de cette île, le héros échappe aux Sirènes et à Scylla, puis débarque en Trinakie où ses compagnons, tuent les vaches du soleil. Après un séjour de six jours en Trinakie, il s'embarque le septième jour. Alors il est surpris en mer par un orage: la foudre tue ses compagnons, et enfin il arrive seul dans l'île mystérieuse d'Ogygie ².

Ce récit nous offre deux termes, qui appartiennent à la géographie historique, Scylla et Trinakie, et cependant ce récit n'est que la résultante d'une accumulation de mythes d'origine météorologique et cosmographique

Quand Ulysse est arrivé dans l'île de Circé, dans l'île d'*Aiaie* ou *Aiaia*, il venait d'évoquer les ombres des héros défunts: il les avait évoquées à l'entrée de l'Aïdès, séjour de la mort, où il était parvenu à la chute du jour (*Odyssée* XI, 12) et où il avait passé la nuit. D'Aïdès il arrive dans l'île d'*Aiaia* où sont la maison et les chœurs de l'Aurore, fille du matin, et où est le lever du soleil (XII, 3-4); il y voit en effet paraître l'aurore (XII, 8). L'Aïdès, plus anciennement *a-vid-es*,

1. *Iliade*, II, 103-108.

2. Sur Ogygie, ses rapports avec Ogygée, Og et la mythologie sémitique, voir Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, p. 61, 498.

l'invisible, est une explication antique du phénomène de la nuit : on supposait un souterrain par où le soleil passait à son coucher pour aller reparaître à l'orient quand il se lève¹, et ce souterrain était le séjour des morts. La nuit est suivie du matin : *Aiaia* est l'endroit où paraît l'aurore et où le soleil se lève. Ainsi le voyage d'Ulysse à l'entrée de l'Aidès et de là en *Aiaia* est simplement le développement poétique de l'idée vulgaire : à la nuit succède l'aurore.

Après avoir le matin quitté sur leurs navires *Aiaia*, l'île de Circé, Ulysse et ses compagnons ressentent sur mer la grande chaleur du jour ; cette chaleur est assez forte pour faire fondre la cire (XII, 175-176). C'est seulement après cette grande chaleur, autrement dit c'est aux approches du coucher du soleil que se fait entendre le chant des Sirènes.

Les Sirènes chantent comme les Hespérides qui sont leur doublure : comme les Hespérides elles sont les rayons du soleil couchant. Ulysse et ses compagnons, après avoir passé devant l'île des Sirènes, atteignent le rocher de Scylla et sa profonde caverne (XII, 79), image de la nuit, par conséquent aussi image de la mort. Voilà pourquoi six des compagnons d'Ulysse périssent dévorés par Scylla. A cette nuit lugubre succède le jour : on atteint l'île où paissaient les vaches du soleil (XII, 261-263). Cette île s'appelait Trinakie (XI, 106-109 ; XIX, 275-276) ; c'est là qu'apparaît l'aurore (XII, 316) et les compagnons du héros tuent plusieurs des vaches solaires qu'ils mangent pendant six jours. Nous dirions « tuent le temps. » Les vaches que tuent les compagnons d'Ulysse sont des jours : la tradition en était conservée encore au temps d'Aristote. La colère du soleil (XII, 377-383) est identique à la colère que ressent Apollon quand il s'est aperçu qu'Hermès lui a volé ses vaches (*Hymne à Hermès*, vers 236). Hermès ne les avait pas seulement volées, il en avait tué deux, les avait écorchées et fait cuire à la broche (*Hymne à Hermès*, vers 115 à 140), comme les compagnons d'Ulysse (*Odyssée*, XII, 359-365) Mais ici s'arrête la ressemblance entre Hermès et les compagnons d'Ulysse : Hermès apaisa par les sons de sa lyre la colère d'Apollon, tandis que, pour venger les vaches du soleil, Zeus tua d'un coup de foudre les compagnons d'Ulysse. Hermès le crépuscule, ne meurt pas : il tue tous les

1. Cette doctrine cosmographique, maintenue dans la légende d'Héraclès qui est une des personnifications du soleil, a disparu ailleurs. Dans l'*Odyssée* c'est au ciel que le soleil accomplit son voyage invisible de la nuit (XII, 379-383).

soirs les vaches du soleil, c'est-à-dire les jours, tous les matins il restitue à Apollon ces vaches immortelles quoique toujours tuées. Les hommes n'ont pas ce même bonheur : à force de tuer le temps et les jours, ils finissent par périr eux-mêmes.

Pendant six jours, les compagnons d'Ulysse ont en Trinakie outragé impunément le soleil en se nourrissant de ses vaches, c'est le septième jour que la vengeance du dieu irrité les atteint. Le septième jour est le jour consacré au soleil dans la semaine des Sémites païens, introduite dans le monde romain et dans le monde germanique vers la fin du premier siècle avant notre ère¹. Ce vieux cycle, connu des Grecs à l'époque homérique quoiqu'il fût chez eux étranger à l'organisation de la vie civile, était un des éléments arithmétiques de l'année lunaire de 350 jours, dont les cinquante semaines étaient figurées par les sept troupeaux de cinquante têtes possédés par le soleil en Trinakie. Hésiode conserve une trace de la doctrine antique qui consacrait au soleil le septième jour de cette semaine, puisque c'est le septième jour que, chez ce poète, Lèto met au monde Apollon le doré². Voilà pourquoi aussi dans l'*Odyssée* le septième jour est pour le soleil le jour de la victoire et de la vengeance : Zeus tonne, frappe le navire de la foudre, les compagnons d'Ulysse sont précipités dans les flots ; seul Ulysse survit, seul il atteint l'île mystérieuse d'Ogygie où Calypso, l'invisible déesse, veut le rendre immortel (*Odyssée*, VII, 256-257), immortel comme Hermès dont Ulysse a joué le rôle dans la lutte avec le Cyclope et pendant son séjour en Trinakie.

Tout le douzième chant de l'*Odyssée* nous offre donc sous a forme d'un voyage une collection poétisée de formules cosmographiques. De ce que les noms de Trinakie et de Scylla s'y trouvent mêlés, il ne s'ensuit pas que Trinakie et Scylla ne soient pas réellement des termes géographiques spéciaux à une certaine période historique. Il y a là, comme dans la plus grande partie des poèmes homériques, mélange de l'histoire et de la géographie réelle avec des fictions mythologiques.

1. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e édition, p. 111. Cf. Lenormant, *Manuel*, t. 1, p. 173. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 142, 150, 151.

2. *Les travaux et les jours*, v. 770.

LES VERS 233-235 DU LIVRE XVI DE L'ILLIADÉ

Voici le texte :

Zeû, ἄνα Δωδωνᾶϊε, Πελασγικῆ, τηλόθι ναίων,
 Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου· ἀμφὶ δὲ Σελλοῖ
 Σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται ἀνιπτόποδες χαμαιεῦναι.

« Zeus, ô roi, maître de Dodone et de la patrie des Pé-
 « lasges, toi qui habites au loin, qui règnes sur Dodone aux
 « hivers rigoureux ! Autour de toi habitent les Selles, tes
 « prophètes, qui ne se lavent pas les pieds et qui couchent
 « par terre. »

Il y a dans ces trois vers confusion entre un fait histori-
 que et un mythe. Le fait historique est l'oracle du chêne
 de Dodone dans le pays des *Selloi* ou *Helloi*, dit aussi *Hello-*
pie:

Τὸν δ'ἔς Δωδώνην φάτο βήμεναι ἔσρα θεοῖο
 Ἐκ θρυῶς ὑψικόμοιο Διὸς βουλὴν ἐπακούσαι.

« Il disait qu'il était allé à Dodone apprendre du chêne divin
 « à la haute chevelure la volonté de Zeus. » (*Odyssée*, XIV,
 327-328.)

Le grec θρυῶς « chêne » a primitivement signifié « arbre »
 en général¹. Le chêne de Dodone est une image de l'arbre ou
 des arbres mythiques auxquels pendaient les pommes d'or des
 Hespérides.

Ἐσπερίδας θ'αἴς μῆλα πέρην κλυτοῦ Ὀκεανοῖο
 Χρύσεια καλὰ μέλουσι φέροντά τε δένδρεα καρπόν.

« Les Hespérides auxquelles sont confiées au delà de l'Océan
 « sonore de belles pommes d'or et des arbres qui portent
 « fruit. » (*Théogonie*, v. 215-216.)

Δένδρεα, dans le texte d'Hésiode, est au pluriel une forme
 dérivée, redoublée et renforcée du substantif plus ancien
 θρυῶς employé par l'*Odyssée* pour désigner l'arbre prophé-
 tique de Dodone². Il n'y a pas de raison pour que les
 μῆλα et le καρπός des Hespérides soient d'autres fruits
 que le βάλανος, nourriture des premiers hommes (*Opera et*
dies, v. 232-233). Pour tous ces mots un sens général et

1. Curtius, *Gr. Etymologie*, 4^e édition, p. 237.

2. Δένδρεον = δε-ν-δρεφο-ν où δε est le redoublement, ν une lettre eu-
 phonique et δρεφο- un dérivé renforcé de θρυῶ- (Curtius, *Gr. Etymologie*,
 4^e édition, p. 238).

vague a précédé le sens spécial et précis de la langue classique.

Quelle est, suivant la fable grecque, l'origine des fruits d'or des Hespérides ?

Quand Zeus épousa Héra (Juno), dit Phérécyde, la terre apporta des fruits d'or que Héra admira beaucoup, et Héra fit planter l'arbre dans le jardin des dieux près d'Atlas¹. Le lieu du mariage de Zeus avec Héra est celui où Héra fut élevée par l'Océan et par Téthys aux extrémités de la terre : πολυφύρου πείρατα γαίης (*Il.*, XIV, 200-204). Le mariage de Zeus et d'Héra s'y accomplit tous les soirs quand, à son déclin, le soleil, la plus éclatante manifestation de Zeus, se plonge dans l'Océan.

Ἐν δ'ἔπεσ' ὤκεανῶ λάμπρον φάος ἡελίοιο (*Il.*, VIII, 485).

Là, sur la limite du monde, est la couche nuptiale de Zeus, son domicile : ainsi s'explique l'épithète de τῆλόθι ναίων dans les vers homériques dont nous cherchons le sens. Les pommes d'or des Hespérides sont la teinte dorée du ciel occidental à la chute du jour, les Hespérides sont les rayons empourprés du soleil couchant; Σελλοί est un autre nom des mêmes rayons (comparez σέλας et σελήνη²); ὑποφῆται, épithète qui se rattache, dans le sens historique, à l'oracle de Dodone, est dans le sens mythique un synonyme de λυγρόφωνοι, adjectif juxtaposé au nom des Hespérides (*Théogonie*, 275-518) : comparez le chant des Sirènes, Σειρήνες = *Svériènes*, dont le nom est dérivé de Σείριος = *sver-ïo-s*, un des noms du soleil³ ;

1. Phérécyde, fragment 33 a. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I, p. 79.

2. Σείριος veut dire soleil chez Archiloque qui composait ses vers environ 700 ans avant J.-C. La racine de ce mot est *svar* (Curtius, *Gr. Etym.*, 4^e édition, p. 541). Σελλός = *seljos* n'est qu'une variante de σείριος = *sverjos*.

3. Σελλός est identique au sanscrit *sirjas* = *svar-j-as* « soleil », et son féminin σελλη, ελλη, identique au sanscrit *sirid* « soleil », avait encore le sens de soleil en grec à une époque postérieure à l'établissement de la race grecque en Asie Mineure vers l'an 1100 ou environ. En effet, un des éléments de la légende des Argonautes est la fiction poétique qui dépeint le soleil couchant (ελλη) sous la forme de la vierge Hellé tombant dans l'Hellespont où elle perd la vie (Apollodore, I, 9). Le nom d'Hellespont a désigné toute la partie septentrionale de la mer Egée avant d'être restreint au détroit des Dardanelles par une déformation postérieure du mythe (Strabon, l. VII, § 57, édition Didot, p. 284-285). Les habitants du continent asiatique et des îles voisines pouvaient seuls se figurer le soleil couchant comme une vierge qui se noyait dans l'Hellespont. C'est d'Asie Mineure que ce mythe a pénétré sur le continent grec

ce chant est appelé dans l'*Odyssée* λιγυρή ἀοιδή¹. La mythologie grecque attribue une voix aux rayons du soleil couchant ; c'est un effet de la confusion générale qui s'est anciennement faite entre les mythes relatifs à l'obscurité produite par la chute du jour et les mythes relatifs à l'obscurité qui résulte de l'invasion du ciel par les nuages orageux ; Zeus lui-même, dieu du soleil, est le dieu bruyant de la foudre ἑριβρεμέτης (*Iliade*, XIII, 624), ὑψιβρεμέτης (*Iliade*, I, 54). Les rayons du soleil ont une voix comme le vent ou la brise.

Les Σελλοί, rayons du soleil couchant, sont donc ὑποφῆται, ils parlent ou chantent comme les Sirènes et les Hespérides. Ils sont ἀνιπτόποδες, ils ne se lavent pas les pieds. Quand le soleil est sur le point de disparaître dans l'Océan, ses rayons rasant l'eau sans s'y plonger : on se les représente sous la forme d'hommes ailés aux couleurs d'or et de pourpre qui volent en chantant sur la vaste étendue des eaux de l'Océan sans y mouiller leurs pieds. De l'Océan ils gagnent la terre qu'ils parcourent et éclairent inclinés horizontalement sur elle, χαμαιεῦναι. Voilà comment la race des Σελλοί ne se lavait pas les pieds et couchait par terre.

Il n'y a pas à conclure de là que le nom des Σελλοί n'ait pas une valeur ethnographique. Il serait aussi logique de nier la valeur géographique du mot de Dodone parce que l'épithète δυσχείμερος « aux hivers rigoureux » peut, dans le sens mythique de la formule homérique, s'appliquer soit aux régions glacées de l'extrême Nord-Ouest où se couchait le soleil et où commençait le domaine de la nuit, soit à ces peintures de l'orage que la fable indo-européenne associe systématiquement aux tableaux du crépuscule et de la nuit : δυσχείμερος peut signifier « aux orages redoutables » : à δυσχείμερος on peut comparer Χίμωρα, la Chimère (*Théogonie*, vers 319-325).

Ainsi dans le passage d'Homère qui vient d'être étudié, un fait spécial à la géographie historique et à l'ethnographie grecque s'est amalgamé avec un mythe indo-européen dont l'origine est météorologique.

d'Europe. Notons que la notion de l'identité d'Hellé et du soleil était encore conservée par la tradition au onzième siècle de notre ère puisqu'on la trouve dans l'*Etymologicum magnum* (au mot κώελλα).

1. *Odyssée*, XII, 44.

LES CYCLOPES

Homère a désigné par le nom de Cyclopes, une race sauvage anonyme, qui habitait les cavernes et qui a précédé dans l'Europe entière les peuples civilisés. L'existence de cette race est un fait historique connu des philosophes, des historiens, des poètes de l'antiquité et que de récentes découvertes archéologiques mettent en pleine lumière. Mais le nom qu'Homère donne à cette race a été emprunté par ce grand poète à un mythe solaire, et ce mythe est étranger à l'histoire des habitants des cavernes.

Kuclóps, le personnage à l'œil unique, *óps*, en forme de cercle ou mieux de roue, *κύκλον*, est le soleil qui voit tout : ὅς πάντ' ἐφορᾷς¹, « O soleil, ô toi qui vois tout, » s'écrie Agamemnon.

Les Grecs primitifs se figuraient que le disque brillant du soleil était l'œil d'un personnage invisible. Voyageant au-dessus de la terre, cet être mystérieux, de son œil unique, voyait tout ce qui se passait au-dessous de lui.

C'est une idée que la littérature homérique possède en commun avec la littérature la plus ancienne de l'Inde. Le Rig-Véda appelle le soleil « celui qui voit tout, l'œil brillant « de Mitra et de Varuna², le disque d'or, qui voit au « loin³. » C'est encore une idée celtique : le mot, qui veut dire « soleil » en gallois et en breton, signifie « œil » en irlandais. La seconde partie du vers homérique cité plus haut se rattache à la même idée : καὶ πάντ' ἐπακούεις. Si l'on admet la traduction reçue, Agamemnon aurait dit : « Soleil, ô toi, qui entends tout. » Mais le verbe ἀκούειν avant de signifier « entendre » a voulu dire « remarquer, observer⁴. » Le sens véritable de la fin du vers homérique est « toi, qui observes tout, » et cette proposition est un développement de la proposition précédente « toi, qui vois tout. » Le soleil est donc un

1. *Iliade*, III, 277. Cf. *Odyssée*, XI, 109; XII, 323.

2. *Rig-Véda*, 7, 63, 1, cité par Kuhn, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, classe de philosophie et d'histoire, 1873, p. 133.

3. *Rig-Véda*, 7, 63, 4, cité par Kuhn, *ibid.*, p. 139. Cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 665.

4. Curtius, *Gr. Etym.*, 4^e édition, p. 451. Comparez *Iliade*, XIV, 344-345. L'œil du soleil est identique à celui de Zeus dont parle Hésiode, *Opera et dies*, v. 267.

personnage surhumain dont un œil seul est visible et qui de cet œil indiscret, terreur même de Zeus et d'Héra¹, voit tout et observe tout. De l'*Iliade* cette formule est passée dans l'*Odyssée*² et elle explique le second terme *óps*, « œil, » du composé *Kuktóps*. Le premier terme *κύκλος* qui ne diffère que par le genre du grec classique *κύκλος*, « cercle, » veut dire « roue » dans l'*Iliade*³ et est identique au sanscrit *tchakra-m* plus anciennement *kakra-m*, « roue, » un des noms du soleil dans la littérature védique⁴. On se figurait le soleil comme une roue qui, de l'horizon oriental, s'élevait en haut du ciel chaque matin pour en redescendre après midi ; au moyen âge et à une date plus récente, les roues du feu de joie de la Saint-Jean étaient encore une image du soleil, et le moyen âge avait conservé l'intelligence de ce symbole mythique⁵.

La littérature védique nous représente aussi le soleil sous la forme d'un cheval, ou elle donne des chevaux au soleil⁶. Les chevaux du soleil védique sont identiques aux juments que, suivant l'*Iliade*, Apollon à l'arc d'argent nourrit en Pérésie⁷. De là, l'importance des sacrifices de chevaux dans l'Inde, en Perse, chez les Germains et les Slaves ; de là le culte du cheval⁸. De l'association de l'idée du cheval solaire à l'idée de la roue solaire est née l'idée du char dans lequel le soleil parcourt le ciel⁹. Inconnu aux monuments les plus anciens de la poésie homérique, qui donne cependant un char à l'aurore, le char du soleil apparaît dans les hymnes d'Homère : nous y voyons le soleil exciter par des menaces ses chevaux qui, les ailes étendues comme des oiseaux, entraînent rapidement son char¹⁰ ; le soleil se plonge le soir dans

1. *Iliade*, XIV, 344, 345.

2. *Odyssée*, XI, 109 ; XII, 323.

3. *Iliade*, V, 722 ; XVIII, 375 ; XXIII, 340. Le genre du mot grec ne peut être contesté dans les deux premiers exemples.

4. Kuhn, *Die Herabkunft des Feuers*, p. 53.

5. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3^e édition, p. 586, 587, 664 ; Kuhn, *die Herabkunft des Feuers*, p. 51. Aux feux de joie de la Saint-Jean c'était l'idée de la révolution annuelle du soleil et non celle de son mouvement diurne apparent qui était figuré par le mouvement de la roue. Il y a encore des roues dans les feux d'artifice officiels ; elles tournent et on les appelle soleils.

6. Kuhn, *Die Herabkunft des Feuers*, p. 55.

7. *Iliade*, II, 766.

8. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 43, 621.

9. Kuhn, *Die Herabkunft des Feuers*, p. 55.

10. Hymne à Déméter, v. 89-90.

l'Océan et descend sous terre avec ses chevaux et ses chars¹. Le char du soleil appartient aussi à la littérature védique.

Mais la notion du cheval, comme du char du soleil, est étrangère au mythe du *kuklóps* dont le nom peut se traduire « œil de roue, » et le sens de ce mythe paraît avoir été encore au cinquième siècle connu d'Eschyle, puisque ce poète fait invoquer par Prométhée τὸν πανόπτην κύκλον ἡλίου, « le cercle ou mieux « la roue solaire qui voit tout². »

Homère a donné au *Cyclope* une grande place dans l'*Odyssée*. Dans ce poème on voit paraître plusieurs Cyclopes : Il y a sur ce point confusion entre le mythe du Cyclope, habitant une caverne, et le fait historique d'une race humaine, qui habitait les cavernes. C'est une déviation des données premières du mythe ; il n'y a qu'un soleil, il n'y a donc eu primitivement qu'un seul cyclope : mais ce qui rentre dans les données primitives du mythe, c'est que dans l'*Odyssée* un seul cyclope joue un rôle important (IX, 186-192), c'est Polyphème (*Odyssée*, I, 68-73). Ce nom est un adjectif pris substantivement : il voulait dire « celui qui parle beaucoup, » c'est-à-dire « celui qui tonne souvent. » Polyphème a été une épithète de Zeus, c'est-à-dire du grand dieu du soleil, avant d'être élevé à la dignité de substantif. Le cyclope Polyphème est fils de Poseidaôn, c'est-à-dire du dieu des mers (*Odyssée*, I, 70-73 ; IX, 412) : c'est en effet de l'Océan que tous les matins le soleil s'élève dans le ciel (*Iliade*, VII, 421-423). Le soleil peut donc être appelé fils du dieu des mers. Le cyclope Polyphème a un troupeau de brebis et de chèvres qu'il fait rentrer tous les soirs dans sa caverne et que tous les matins il en fait sortir (*Odyssée*, IX, 181-186, 237, 336-337, 437-461), et Ulysse avec ses compagnons mange une partie de ce troupeau³. Le soleil a aussi en Trinakie des brebis : elles sont au nombre de 350 : avec elles paissent autant de vaches, et c'est en tuant ces vaches pour s'en nourrir que les compagnons d'Ulysse s'attirent la colère des dieux⁴. Le même troupeau reparaît dans l'hymne homérique à Hermès, et là, ce troupeau est attribué à Apollon, mais Apollon est encore un doublet du soleil, et ce troupeau d'Apollon est, au grand chagrin de ce dieu, volé et

1. Hymne à Hermès, v. 68-69.

2. *Prométhée enchaîné*, v. 91.

3. *Odyssée*, IX, 464-466, 548-557.

4. *Odyssée*, I, 8-9 ; XI, 106-118 ; XII, 127-141, 260-398 ; XIX, 273-279.

en partie mangé par Hermès, qui, dans l'hymne, joue le même rôle qu'Ulysse dans l'épopée. La caverne *σπέος*¹, symbole de la nuit, où Polyphème rentre tous les soirs avec son troupeau et dont il sort tous les matins, cette caverne, où il perd la vue (cf. *a-vidés*), est identique à la caverne *σπέος* où habite Scylla². Polyphème dans sa caverne dévore six des compagnons d'Ulysse³. Scylla, en dedans des portes *εἰνὶ θύρῃσι* de sa caverne, dévore le même nombre de ces malheureux⁴; et cet événement terrible a lieu avant le jour, car c'est après cet événement, qu'Ulysse atteint l'île où paissent les vaches et les brebis du soleil, et ces vaches comme ces brebis sont une formule mythique usitée pour désigner le jour. La caverne de Polyphème, celle de Scylla se confondent avec l'étable *αἴλις, αἴλιον*, des vaches des dieux ou d'Apollon dans l'hymne homérique à Hermès⁵. La caverne de Polyphème, la caverne de Scylla, l'étable des vaches d'Apollon dans l'hymne à Hermès sont l'empire mystérieux des ténèbres où tous les soirs à l'occident le soleil et le jour disparaissent pour en ressortir tous les matins à l'orient. Ces cavernes, cette étable, c'est l'*Avidés*, plus tard *Aïdés*, l'endroit où l'on ne voit pas, où jadis Héraclès, personnification du soleil, descendit un soir pour remonter victorieux le matin suivant⁶. Or, Aïdés est le séjour de la mort, et voilà pourquoi les compagnons d'Ulysse périssent dans la caverne du cyclope Polyphème, et dans celle de Scylla.

Un dernier aspect de la légende solaire de Polyphème a été récemment mis en lumière par M. A. Kuhn dans un mémoire lu à l'Académie des sciences de Berlin⁷. Polyphème ferme sa caverne avec une pierre. Or, suivant une doctrine fort répandue dans l'antiquité, le soleil était une pierre enflammée : cette opinion populaire fut soutenue au v^e siècle avant notre ère par le philosophe Anaxagore auquel Socrate demandait des preuves⁸; elle se retrouve dans la mythologie scandinave, dans les traditions slaves, dans la poésie

1. *Odyssée*, IX, 182, 235, 447, 476.

2. *Odyssée*, XII, 84.

3. *Odyssée*, IX, 288-293, 311-312, 344.

4. *Odyssée*, XII, 245-250.

5. Vers 71, 103, 106.

6. *Odyssée*, XI, 623-625.

7. *Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, classe de philosophie et d'histoire 1873, p. 144 et suivantes.

8. Xénophon, *Memorabilia*, l. IV, c. 7, § 7, édition Didot, p. 608.

védique. Au coucher du soleil cette pierre dépouillée de ses rayons reste à la porte de la caverne où le dieu de la lumière se retire pour passer la nuit; cette pierre est celle avec laquelle le cyclope Polyphème ferme l'ouverture de l'ancre ténébreux qui, pendant la nuit, lui sert d'asile et abrite les brebis symboles des rayons solaires. Et quand ce dieu du soleil sort de cet ancre, précédé d'Ulysse et de ses compagnons fugitifs qui personnifient le crépuscule, il lance au milieu d'eux la même pierre; cette pierre s'élève en roulant¹ comme la roue solaire, c'est-à-dire que le soleil monte de nouveau dans les cieux.

Le cyclope Polyphème est donc le dieu du soleil. Il est originairement unique: du moment où Homère suppose plusieurs cyclopes, habitant plusieurs cavernes, et où il décrit les mœurs primitives de cette population sauvage, l'histoire, et une histoire relativement moderne, vient dans l'*Odyssée* se mélanger aux formules les plus antiques de la mythologie indo-européenne².

CHAPITRE PREMIER

L'OCÉAN, LE COUCHER DU SOLEIL ET LES CIMMÉRIENS

L'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont pas seulement des chefs-d'œuvre littéraires, elles tiennent une place éminente parmi les monuments les plus anciens de l'histoire. Homère ne se contente pas de peindre les mœurs de ses contemporains, il recueille leurs traditions. Chantant au milieu de la population grecque du rameau éolien et du rameau ionien qui, depuis près de deux siècles, couvre de ses colonies et de sa civilisation victorieuse les rivages occidentaux de l'Asie Mineure, il ne parle dans l'*Iliade*

1. *Odyssée*, IX, 537-540.

2. Dans la *Théogonie* d'Hésiode il y a trois cyclopes, et ils fabriquent la foudre de Jupiter: c'est un résultat de la confusion qui très-anciennement s'est produite entre la foudre et le soleil: les noms des cyclopes hésiodiques Βρόντης, Στερότης et Ἄργης n'ont été primitivement que des surnoms du soleil ou de Zeus. Comparez les épithètes homériques de Zeus ὑψιβρέμετης, στεροπηγερέτα (*Iliade*, XII, 68; XVI, 298, etc. *Théogonie*, v. 139, 140). Encore chez Hésiode l'identité des cyclopes avec le soleil se trahit par leur origine: comme le soleil à son lever ils viennent de dessous terre où Kronos les a tenus captifs jusqu'à ce que Zeus les eût délivrés (*Théogonie* 501-505).

ni de ces colonies déjà si puissantes, ni de cette civilisation dont sa poésie est une manifestation si merveilleuse : il nous montre exclusivement sur les rivages occidentaux de l'Asie Mineure les peuples vaincus qui y ont précédé les Grecs conquérants. Le héros de l'Odyssée n'est pas originaire d'une de ces îles de la mer Egée qu'au temps d'Homère les Ioniens et les Éoliens connaissent si bien et qu'ils ont déjà en grande partie enlevées aux Tursânes asservis ou fugitifs. Ulysse est le roi des lointaines îles d'Ithaque, de Céphalénie et de Zante : or Ithaque, Céphalénie et Zante sont situées dans la mer qu'au temps de Strabon, au commencement du premier siècle de notre ère on appelait encore par tradition Sikélique, c'est-à-dire mer des Sicules¹. C'est aujourd'hui la mer Ionienne. On lui donnait encore le nom de Sikélique à cette date récente, parce qu'à la fin du VIII^e siècle et au début du VII^e siècle avant J. C., quand les marins grecs entreprirent de fonder leurs colonies bientôt si florissantes en Italie sur les côtes occidentales de cette mer, et commencèrent à faire figurer, dans les nomenclatures géographiques qui ont précédé les premières cartes, les ports situés sur ces côtes, cette mer était, depuis un temps immémorial, le domaine à peu près exclusif de la marine sicule. Ainsi, à la même date, la mer Adriatique était, depuis l'installation des Tursânes ou Étrusques en Italie au X^e siècle, le domaine exclusif des marins tursânes ou étrusques d'Adria, et d'Adria dérive le nom d'Adriatique que cette mer a conservé². A l'époque homérique les navires grecs osaient rarement s'aventurer sur la mer Adriatique dont ils ne connaissaient pas les côtes. Ils se bornaient dans la mer Sikélique à un modeste cabotage sur les rivages orientaux, le long des îles d'Ulysse et du Péloponnèse : les rivages occidentaux, c'est-à-dire ceux d'Italie et de Sicile entraient dans le domaine mystérieux de l'inconnu. Pour les Grecs d'Asie Mineure au temps d'Homère, la mer Sikélique était la limite extrême du monde connu. Mais les trois îles principales de la mer Sikélique, Ithaque, Zante et Céphalénie, sont voisines de la côte septentrionale du Péloponnèse, elles sont situées à l'entrée du golfe de Corinthe. Or il avait été un temps où le golfe de Corinthe était la mer des grecs Io-

1. Strabon, l. II, c. 5, § 20, édition Didot, Müller et Dübner, p. 102. Cf. Thucydide, l. IV, c. 24, édition Holtze, 1870, t. I, p. 275.

2. Tite-Live, l. V, c. 33, édition Teubner-Weissenborn, t. I, p. 290. Cf. Strabon, l. V, c. 1, § 8, p. 178.

niens : la côte septentrionale du Péloponnèse, c'est-à-dire l'*Aigialos*, baignée par ce golfe, était au XII^e siècle avant notre ère habitée par les Ioniens, que les bouleversements causés par l'invasion dorienne allaient forcer à émigrer en Asie Mineure sur les côtes orientales de la mer Égée. Avant cette émigration féconde, Ithaque, Zante et Céphalénie avaient, aux yeux des Ioniens, l'importance que prirent pour eux les îles de Samos et de Chios quand, chassés du Péloponnèse et établis dans une patrie nouvelle, ils possédèrent, sur le continent asiatique, en face de ces deux îles, Smyrne, Ephèse et Milet. Le nom même de Samos est un monument de cette grande révolution ethnographique : ce nom avait servi d'abord à désigner Céphalénie ; il la désigne dans la liste des possessions d'Ulysse que nous donne le second chant de l'*Iliade* : ce sont les Ioniens exilés qui ont transporté ce nom d'Europe en Asie ; Samos de la mer Égée s'appelait Mélamphyllé et Anthémis avant la colonisation ionienne d'Asie Mineure. Précédemment, aux yeux des Ioniens, cantonnés deux siècles avant Homère dans une petite province sur les côtes septentrionales du Péloponnèse, il n'y avait d'autre Samos que Céphalénie ; et le royaume d'Ithaque, Céphalénie et Zante, était le grand royaume des îles, ce qu'est par exemple, pour nous Français, le royaume uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. De là le rôle considérable que le souverain de ces îlots joue dans la légende homérique et on peut dire dans l'histoire littéraire de l'humanité. Les traditions historiques occupent donc chez Homère, au milieu des fictions poétiques et des mythes, une place importante, et méritent l'attention des érudits. De là l'intérêt qui, suivant nous, doit s'attacher à la mention des Cimmériens dans l'*Odyssée*. Le territoire occupé par les Scythes au temps d'Hérodote, c'est-à-dire vers le milieu du V^e siècle, avait été précédemment occupé en entier par les Cimmériens¹. Ce territoire s'étendait suivant Hérodote à vingt journées de marche au nord de la mer Noire ; Hérodote évalue la journée de marche à 200 stades ou 37 kilomètres, chiffre évidemment peu élevé, ce qui donne à la Scythie, du nord au sud, 740 kilomètres de long, ou à 111 kilomètres par degré, environ 6 degrés et demi². La côte septentrionale de la mer Noire à l'ouest de la Crimée est à 46 et demi de latitude. Il se suit de ces calculs qu'au temps d'Hérodote le pays des Scythes et pré-

1. Hérodote, IV, 11, édition Didot-Dindorf, p. 187.

2. Hérodote, IV, 101, édition Didot-Dindorf, p. 212.

cédemment le pays des Cimmériens aurait atteint le 53° degré de latitude. Or c'est entre le 53° et le 54° degrés qu'est située la côte de la Frise, et que se trouvent les îles Électrides des anciens, dont au IV^e siècle la principale, suivant Pythéas, était en face de la Scythie, limitrophe sur ce point des Celtes¹, et plus anciennement des Ligures. Le pays des Cimmériens, étant identique à la Scythie, devait, avant la conquête scythique, atteindre ces côtes lointaines, et voilà pourquoi Homère place les Cimmériens sur le bord de l'Océan².

Au temps d'Homère les Scythes, que le grand poète ne connaît pas sous ce nom, le peuple « qui trait les juments, » comme il les appelle, avaient atteint déjà les contrées voisines des Mysiens, c'est-à-dire les rives septentrionales du Danube : l'*Iliade* l'atteste³. Ainsi les Cimmériens vaincus étaient, au temps d'Homère, refoulés dans la péninsule qui d'eux conserve encore le nom de Crimée, et dans quelques cantons de la Thrace au sud du Danube. Mais Homère savait ce que sut Hérodote cinq siècles plus tard, il savait que la Scythie avant l'arrivée des Scythes en Europe, avait été tout entière aux mains des Cimmériens, et, racontant la légende d'un héros antérieur à cette colonisation grecque d'Asie Mineure qui s'épanouit si brillamment dans ses vers, il crut, par respect pour la chronologie, devoir faire ce héros contemporain de l'époque archaïque où l'empire des Cimmériens n'avait pas encore, sur les côtes de l'océan septentrional, près du sombre empire de la nuit et des morts, fait place à la domination du peuple barbare qui se « nourrissait du lait des juments, » c'est-à-dire à la domination des Scythes.

Homère est conséquent avec lui-même quand il place près du pays des Cimmériens l'île de Circé, l'île dite *Aiaia* où sont la maison et les chœurs de l'Aurore, fille du Matin, et le lever du soleil⁴. On a plus tard cru devoir distinguer deux îles d'*Aiaia*, d'abord celle-ci à l'est, c'est-à-dire celle dont il est question dans l'*Odyssée* après le voyage au pays des Cimmériens et au royaume d'Aïdès, puis une autre à l'ouest, celle qui apparaît avant l'arrivée au pays des Cimmériens⁵. Mais on a eu

1. Voir les textes réunis par M. Müllenhof, *Deutsche Alterthums-kunde*, p. 476-481.

2. *Odyssée*, l. XI, v. 13-14.

3. *Iliade*, XIII, 5.

4. *Odyssée*, XII, 1-4.

5. *Odyssée*, X, 135. Les *Argonautiques*, III, 1074, 1094; IV, 850, distinguent les deux *Aiaia* : celle de l'ouest apparaît déjà chez Hésiode

tort de subtiliser ainsi. L'*Aiaia* du chant XII de l'*Odyssée* et celle du chant X sont évidemment identiques, et l'*Aiaia* de l'ouest n'a été inventée que par une localisation postérieure et inintelligente de la légende de Circé.

Elle persiste de nos jours par la manie des géographes qui veulent dresser la carte des voyages d'Ulysse, comme si Homère en composant l'*Odyssée* avait eu une carte sous les yeux, comme si ses auditeurs avaient pu suivre ses récits sur une carte, comme si Anaximandre, écrivain du VI^e siècle avant notre ère, n'avait pas été, comme dit Artémidore, le premier Grec assez hardi pour dessiner la face de la terre¹.

Ainsi il n'y a qu'une *Aiaia*, celle où le soleil se lève. Ainsi le pays des Cimmériens touchait d'un côté au royaume d'*Aïdès*, c'est-à-dire de celui qui ne voit pas, à cette sombre région où par le coucher du soleil commence le domaine de la nuit et des morts. D'un autre côté le pays des Cimmériens était voisin d'*Aiaia* ou autrement dit de la contrée riante d'où le lever du soleil apporte aux hommes la lumière et la joie. C'est l'expression poétique de l'idée que six siècles plus tard Éphore exprimait prosaïquement, quand il disait que la Scythie (l'antique patrie des Cimmériens) s'étendait du levant d'été au couchant d'été. Le levant d'été, le couchant d'été étaient le levant et le couchant des navigateurs phéniciens quand, partis au printemps de Tyr ou de Sidon, ils arrivaient dans les contrées lointaines de l'Océan qui étaient le terme de leurs voyages les plus hardis à l'ouest et à l'est. S'ils se dirigeaient à l'ouest et, sortant de la Méditerranée, gagnaient les côtes de l'Océan, leur but extrême, après les îles Britanniques, dites plus anciennement Cassitérides ou Estrymnides, patrie de l'étain, était les côtes de la Frise où l'on recueillait l'ambre et où une ligne dont l'emplacement ne peut être rigoureusement précisé séparait des Cimmériens, bientôt remplacés par les Scythes, les Ligures plus tard supplantés par les Celtes.

Un but différent de celui-là était l'embouchure du Phaxe dans la mer Noire. *Phrixos* ayant appris de Phineus, fils de *Phoinix*, personnification de la race phénicienne, le chemin

qui (*Théogonie*, 1011) donne Circé pour mère à Latinus et qui la fait arriver dans une île de la mer Tyrrhénienne (fr. 202, édit. Didot, p. 67).

1. Artémidore cité par M. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, I, 237. Cf. Strabon, l. I, c. 1, § 11, édition Didot, Müller et Dübner, p. 5.

de la Scythie, porta, dit Hésiode, dans la région du Phase¹ cette toison d'or qui occasionna le voyage de Jason et du navire Argo. Homère connaît Jason et le navire Argo déjà célèbres de son temps². Il connaît Aiêtès, fils du Soleil comme sa sœur Circé³ l'enchanteresse⁴; mais il ne dit rien de Médée fille d'Aiêtès, épouse de Jason, autre enchanteresse dont Hésiode parle le premier, et qui paraît une doublure relativement moderne de Circé. L'île *Aiaia* d'Homère où réside Circé est identique au royaume d'Aiêtès⁵, et la chronologie justifie le grand poète d'avoir placé cette île mythique dans le voisinage des Cimmériens prédécesseurs des Scythes, près desquels Hésiode plus récent que lui nous la montre située. Suivant la doctrine enseignée par les *Catalogues* d'Hésiode, l'île d'*Aiaia* est évidemment située en Colchide où Pindare place formellement le royaume d'Aiêtès⁶. Cette doctrine a déjà pénétré dans l'*Odyssée* où l'île *Aiaia* est bordée par la mer θάλασσα⁷, et non par l'Océan comme le pays des Cimmériens. Cependant il est certain qu'il y a là une déviation de la forme primitive du mythe. L'île d'*Aiaia* est la patrie de l'Aurore⁸. A leur retour de la noire demeure d'Aïdès, où ils sont arrivés après le coucher du Soleil et pendant une nuit obscure⁹, c'est dans l'île d'*Aiaia* qu'Ulysse et ses compagnons retrouvent l'aurore¹⁰. Or, dit l'*Iliade*, c'est des profondeurs de l'Océan que tous les jours le soleil s'élève dans le ciel¹¹. C'est encore des eaux de l'Océan que, suivant l'*Odyssée*, l'Aurore, fille du Matin,

1. Hésiode, *fragments* 58-59, édition Didot, p. 53. Hésiode, *fragments* 55, 56, édition Didot, p. 53; et *Argonautiques*, II, v. 1140 et suivants.

2. *Odyssée*, XII, 70-72. Il faut noter que le fameux bélier κριός à la toison d'or (*Argonautiques*, I, 257) est identique au bélier κριός sous lequel Ulysse sortit de la caverne du Cyclope (*Odyssée*, X, 447). Le bélier d'Ulysse est le chef du troupeau des brebis solaires et comme celui de Phrixos doit être reconnu pour une personnification du soleil.

3. *Odyssée*, X, 137-138.

4. *Odyssée*, X, 233, 276 et suivants.

5. *Argonautiques*, III, 1074, 1093, 1136.

6. *Pythica*, IV, 10-12, édition Teubner-Schneidekin, t. I, p. 108. Cf. Hésiode, *fragments* 55-59, édition Didot, p. 53. On croit que les *Catalogues* auxquels ces fragments appartiennent n'auraient été écrits que vers l'an 600 av. J.-C.

7. *Odyssée*, X, 569; XII, 2.

8. *Odyssée*, XII, 1-4.

9. *Odyssée*, XI, 12.

10. *Odyssée*, XII, 7-8.

11. *Iliade*, VII, 422-423.

arrive sur son trône d'or quand la plupart des hommes sont encore étendus dans leur lit¹. L'île d'*Aiaia* était donc primitivement située non dans une mer, *θάλασσα*, mais dans l'Océan oriental : c'était le point extrême où les navigateurs phéniciens partis de la mer Rouge, voyaient le soleil à son lever sortir de l'Océan. Il est établi qu'au temps d'Hiram, roi de Tyr, et de Salomon, roi d'Israël, vers l'an 1,000 avant J. C., quelques années avant Homère, les flottes phéniciennes visitaient l'Inde d'où elles exportaient avec du bois de sandal, avec des singes, avec des paons, avec de l'ivoire, les noms sanscrits de ces marchandises qui ont pénétré dans le vocabulaire hébraïque². Elles y importaient l'étain des îles Britanniques, dont le nom sémitique *kastir* s'est naturalisé dans la littérature sanscrite³ tandis que l'adjectif *Kassitérides*, aussi dérivé du sémitique *kastir*, est dans la littérature grecque le terme le plus anciennement usité pour désigner les îles lointaines de l'occident d'où ce métal provenait.

C'est encore, non près d'une mer, mais sur les bords de l'Océan que, vers l'an 600 avant notre ère, Mimnerme place la ville d'Aiètès : « la ville d'Aiètès, où les rayons du soleil rapide « reposent étendus sur un lit d'or près des rivages de l'Océan « que visita le divin Jason. » C'est dans l'Océan, à l'est de l'Inde, qu'il faut chercher la situation primitive de l'île, d'*Aiaia* comme du royaume d'Aiètès transportés plus tard sur les côtes orientales de la mer Noire⁴, là où les marins grecs qui fréquentaient cette mer voyaient le soleil se lever. Ce changement de lieu est le résultat de l'infériorité de la marine grecque sur la marine phénicienne des temps qui ont précédé la décadence de Sidon et de Tyr.

L'idée de l'Océan dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'est pas d'origine grecque, ni même indo-européenne, c'est une conception phénicienne. Il y a chez Homère deux horizons géographiques : l'horizon grec et l'horizon phénicien. L'horizon grec,

1. *Odyssée*, XXII, 195-198.

2. Max-Müller, *Lessons on the science of the language*, 5^e édition, p. 224 et suivantes ; traduction française, 2^e édition, p. 251-260.

3. Movers, *Das phœnizische Alterthum*, t. III, p. 62-65. Cf. Pott, *Ety-mologische Forschungen*, t. II, 4^e partie, p. 355. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 211.

4. Strabon, I, 2, édition Didot, p. 39. La géographie fantastique des *Argonautiques* est le résultat de la difficulté qu'il y avait de concilier avec les données traditionnelles du mythe cette localisation moderne de l'île *Aiaia*.

dans l'*Illiade* ne dépasse pas, au Nord, les côtes méridionales de la mer Noire ¹, et les environs du Danube ²; au sud Thèbes en Egypte ³; Céphallénie à l'ouest ⁴; la Paphlagonie ⁵, la Carie ⁶ et la Lycie ⁷ et Sidon en Phénicie à l'est ⁸.

Au sujet de Sidon et de Thèbes nous avons une remarque à intercaler ici : par la mention réitérée de l'unique ville de Sidon, dominatrice de la Phénicie du xvi^e au xiii^e siècle ⁹, par le silence qu'il garde sur Tyr, capitale de la Phénicie, de 1200 à 750 environ ¹⁰, Homère composant l'*Illiade* vers 950, c'est-à-dire au temps de la grande puissance de Tyr, a montré la même intention chronologique, la même recherche d'archaïsme que lorsqu'il a, dans l'*Odyssée*, donné aux Cimmériens la situation géographique occupée de son temps par les Scythes sur les côtes de la mer du Nord. L'importance attribuée à Thèbes dans l'*Illiade* rappelle l'âge où cette ville était capitale de l'Égypte. Or Thèbes cessa d'être capitale à l'avènement de la xxi^e dynastie vers l'an 1110 avant J.-C. ¹¹. Homère veut donc encore ici nous reporter à une époque antérieure à celle où il vivait.

Dans l'*Odyssée* l'horizon grec n'est guère plus étendu que, dans l'*Illiade* : le voyage de Ménélas chez les Éthiopiens et en Libye appartient à la *Télémachie*, addition relativement récente à la composition primitive ¹². Seulement dans l'*Odyssée* l'œil du marin grec distingue à l'ouest, de l'autre côté de la mer Sikélique, aujourd'hui mer Ionienne, le pays des Sikèles ¹³ ou l'Italie méridionale, et la Sicanie ¹⁴ ou Trinakie ¹⁵, aujourd'hui la Sicile.

1. Movers, *Das phœnizische Alterthum*, t. I, p. 257-317.

2. *Iliade*, XIII, 4-6.

3. *Iliade*, IX, 381-384.

4. *Iliade*, II, 631.

5. *Iliade*, II, 851-855.

6. *Iliade*, II, 867 et suivants.

7. *Iliade*, II, 877.

8. *Iliade*, VI, 290-291; XXIII, 743-744.

9. Movers, *Das phœnizische Alterthum*, t. I, p. 257-317.

10. Movers, *Das phœnizische Alterthum*, t. I, p. 318-371.

11. Maspero, *Histoire Ancienne*, p. 326. Lenormant, *Manuel*, 3^e édition t. I, p. 321.

12. La *Télémachie* comprend les quatre premiers livres de l'*Odyssée*. Le voyage de Ménélas se trouve au livre IV, vers 82 et suivants.

13. *Odyssée*, XX, 283.

14. *Odyssée*, XXIV, 307.

15. *Odyssée*, XI, 106; XII, 127-135; XIX, 275.

Au delà des étroites limites de l'horizon grec on ne peut entreprendre de montrer, dans le lointain, les bornes de l'immense horizon phénicien. C'est aux récits des marins phéniciens qu'est emprunté ce qu'il y a de réel dans la géographie homérique des contrées qui dépassent l'horizon grec. Telle est la notion de l'Océan qui fait le tour du monde. Les Grecs virent l'Océan pour la première fois dans la seconde moitié du VII^e siècle quand, par un hasard heureux, Coloios de Samos, traversant le détroit de Gibraltar, fit la découverte du pays des Tartesses où depuis si longtemps les Phéniciens avaient fondé leur colonie de *Gadeïra*. Les Grecs du temps d'Homère ne connaissaient que par l'entremise des Phéniciens les Éthiopiens chez lesquels dans l'*Iliade* on voit Jupiter aller au bord de l'Océan faire un festin de douze jours ¹, et Iris aller jouir de sacrifices de cent bœufs ². Hérodote raconte un voyage fait autour de l'Afrique par des Phéniciens sous le règne de Néchos II vers l'an 600 avant notre ère ³. C'était à une époque de décadence de la puissance égyptienne et de celle des Phéniciens : les textes de l'*Iliade* que nous venons de citer autorisent à penser que cette circumnavigation avait déjà dû être exécutée bien plus anciennement, à une époque contemporaine de la splendeur la plus grande des civilisations phénicienne et égyptienne, ce qui nous fait remonter plus haut que l'âge d'Homère.

Mais, des expéditions lointaines entreprises par les Phéniciens, les plus intéressantes pour nous sont celles qu'ils faisaient dans l'Océan occidental. De la peinture d'un coucher de soleil vu en été des côtes septentrionales des îles Britanniques ou des côtes méridionales de la mer du Nord, la mythologie phénicienne et la poésie grecque ont tiré des fables merveilleuses ; nous avons déjà parlé des Héliades et de l'Éridan à propos de l'origine des Ligures. Aux Héliades se rattache la légende des Hespérides, et à celle-ci les trois derniers travaux d'Héraclès.

Vers l'an 333 avant J.-C., atteignant des contrées où jamais jusque-là aucun Grec n'avait pénétré et où les Romains ne paraissent que quatre siècles plus tard, mais que les Phéniciens connaissaient plusieurs siècles avant lui, Pythéas arriva aux Shetland, les plus septentrionales des îles Britanni-

1. *Iliade*, I, 423-425.

2. *Iliade*, XXIII, 205-207.

3. Hérodote, IV, 42, édition Didot-Dindorf, p. 195. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 494.

ques, il s'avança même une journée de navigation plus au Nord ; on était au solstice d'été, les barbares lui montrèrent l'endroit où couchait le soleil ¹, et il évalua à deux ou trois heures la durée de la nuit qui mathématiquement était de cinq heures au moins ² : mais dans le jour probablement il comprenait le crépuscule. Vers le milieu du II^e siècle avant J.-C., Cratès de Pergame reconnut que là était le pays des Lestrygons où, dit Homère, les chemins du jour sont si près de ceux de la nuit qu'un berger qui ne dormirait pas pourrait gagner double salaire, l'un à faire paître les bœufs, l'autre à faire paître les brebis ³. Là, suivant l'*Odyssée*, quand un des deux bergers (du troupeau du soleil) fait rentrer à l'étable ses bêtes (les 350 vaches doublées d'autant de brebis ⁴) qui sont les jours de l'année lunaire, comme Aristote l'avait déjà reconnu ⁵, le premier berger, personnification du soir, jette un cri d'appel ; et le second berger, personnification du matin, faisant aussitôt sortir les mêmes bêtes de l'étable, entend encore pendant ce mouvement les cris du premier. Les deux bergers sont les nymphes Phaéthouze et Lampétie, filles d'*Hélios* et de *Néaira*, que l'*Odyssée* nous montre en Trinakie avec le même troupeau, lorsque, de l'horizon phénicien passant à l'horizon grec, nous devons nous contenter du coucher de soleil qui se voyait des côtes du Péloponnèse.

Mais revenons à l'horizon phénicien, au pays des Lestrygons. C'est près de là que se trouvait donc l'étable des vaches du soleil, cette étable, ἀλλίς, où habitaient les vaches des dieux tout puissants, quand, suivant un hymne attribué à Homère, Hermès, personnification du crépuscule, enleva cinquante de ces vaches, juste un des sept troupeaux, entre lesquels se partageaient les 350 vaches de l'île de Trinakie. Hermès, pour faire ce vol, avait profité de ce que le soleil, avec ses chevaux et ses chars, était descendu dans l'Océan : le vol d'Hermès est une poétique image du coucher du soleil. L'étable mythique des vaches célestes n'était pas dans le pays même des Lestry-

1. Geminus cité par Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 325.

2. Müllenhof, *ibid.*, p. 308, 406.

3. *Odyssée*, X, 84-86.

4. *Odyssée*, XII, vers 128 et suivants.

5. Aristote, édition Didot, t. IV, 2^e partie, p. 147-148. Voir un mémoire de M. Kuhn dans les *Abhandlungen* de l'Académie des sciences de Berlin, 1873, p. 139. Ces vaches se divisent en sept troupeaux chacun de cinquante têtes : l'année de 350 jours se divisait en cinquante semaines de sept jours.

gons, région abordable aux mortels. Cette étable que personne n'avait jamais vue autrement que d'imagination, était située au delà de l'Océan dans une île inaccessible que la poésie hésiodique nomme pour la première fois, l'île d'Érythie « la rouge. » *Chrusaor* « doré » qui dans un hymne homérique est une épithète d'Apollon¹, et qui n'est qu'une variante de *chrusaoros* employé de la même façon dans l'*Iliade*², *chrusaor* devient, chez Hésiode, une personnification du soleil couchant ; il est né au delà de l'Océan du sang de Méduse, l'une des Hespérides, c'est-à-dire qu'il est né des rayons du soleil couchant ; il tient un sceptre d'or dans la main et il est père de *Géruoneus* ; celui-ci avait des vaches dans une étable obscure au delà de l'Océan, du côté de la nuit, et Héraclès s'empara de ces vaches après avoir tué le chien *Orthros* et le berger *Eurution*³. Héraclès, dont le nom veut dire « gloire du ciel », va enlever à l'étable obscure qui symbolise la nuit, les vaches qui sont l'image du jour.

Les Grecs, après la découverte de Tartesse, ont imaginé de placer Érythie auprès de Cadix, parce que le dieu phénicien Melkarth dont Héraclès est une doublure, avait un temple à Cadix. C'est qu'alors le mythe n'était plus compris. Érythie, le coucher du soleil, est partout si l'on veut : le coucher du soleil se produit derrière tout obstacle qui termine à l'Ouest un horizon quelconque ; mais dans la conception primitive Érythie est sur un point inaccessible à l'ouest au delà de l'Océan, au delà du point extrême que la navigation humaine eût jamais atteint. Le *Géruoneus* hésiodique, qui habitait Érythie avec ses vaches, est étymologiquement « le crieur⁴. » Il est identique au berger dont Homère, décrivant le pays des Les-trygons, nous fait entendre le cri d'appel au moment où le troupeau mythique du jour rentre à l'étable, image de la nuit⁵. *Géruoneus* est identique à la nymphe *Phaëtousa* qui, avec la nymphe Lampétie, garde en Trinakie les 350 vaches du soleil. Ces 350 vaches qui constituent l'année lunaire se divisent en trois saisons, de là le triple corps de *Géruoneus*⁶. De là vient aussi la localisation relativement récente du mythe dans l'île de

1. *Hymne à Apollon*, vers 123.

2. *Iliade*, V, 509 ; XV, 256.

3. *Théogonie*, vers 274-294, 309.

4. Curtius, *Etymologische Forschungen*, 4^e édition, p. 177.

5. Ses cris dérivent d'une confusion entre l'obscurité produite par l'orage et celle que produit le coucher du soleil.

6. Hésiode, *Théogonie*, 287. Eschyle, *Agamemnon*, 870.

Trinakie, dont le nom, étranger à la langue grecque, offre dans sa première syllabe un rapport de consonnance avec la racine du nombre trois, et dans les syllabes suivantes donne un son qui se rapproche de celui du grec νέκως « cadavre ». Quand *Géruoneus* eut été tué par Héraclès, il resta de lui trois cadavres, τρεῖς νέκωες, ou, en employant un composé collectif τρένεκως. Les trois corps de *Géruoneus* sont les trois saisons de l'année indo-européenne¹ : *vasara* « le printemps, » en grec ἔαρ, en latin *ver*, en gallois *guiannuin* = *visanténa*² ; *samá* « l'été, » d'où le vieux gallois *ham* et l'allemand *summer*³ ; *ghaiman*⁴ « l'hiver, » en grec χεῖμων, en latin *hiems*, en vieux gallois *gaem*⁵. Le chien de *Géruoneus* s'appelait, suivant Hésiode, *Orthros* : *Orthros*, c'est le matin, tandis que *Géruoneus* apparaît le soir. Mais une doublure de *Géruoneus* est *Kerbéros*, chien d'Aïdès, c'est-à-dire de celui qui ne voit pas, c'est-à-dire du dieu de la nuit. *Kerbéros* est père d'*Orthros* : le soir ou la nuit engendre le matin. *Kerbéros* a, suivant Hésiode, cinquante têtes⁶, nombre égal à celui des vaches qu'Hermès ou le crépuscule enlève à Apollon dans un hymne homérique déjà cité, et qui, dans cet hymne, forment la totalité du troupeau solaire⁷, ou si l'on veut les cinquante semaines de l'année primitive. Mais d'autres auteurs donnent à *Kerbéros* trois têtes seulement⁸, qui, comme les trois corps de *Géruoneus*, sont les trois saisons de l'année.

Tous ces personnages mythiques sont la personnification de conceptions cosmogoniques. Or ces conceptions se rattachant au coucher du soleil sont partout, sauf dans le passage relatif à Trinakie, localisées géographiquement par la poésie homérique au delà de l'Océan occidental dont le point extrême connu, terme de la navigation phénicienne, était les côtes méridionales de la mer du Nord. Et la mer du Nord formait au nord-ouest la limite de l'empire cimmérien conquis par les Scythes à une date excessivement ancienne, 1200 ans,

1. Fick, *Die chemalige Spracheinheit*, p. 285.

2. Curtius, *Griechische Etym.*, 4^e édition, p. 391. Stokes, *Some Remarks*, p. 28.

3. Fick, *Vergleichendes Woerterbuch*, 3^e édition, t. I, p. 227.

4. Fick, *ibid.*, t. I, p. 83.

5. Stokes, *Some Remarks*, p. 3.

6. Hésiode, *Théogonie*, 311, 312.

7. Hymne à Hermès, v. 437. Cf. v. 195-197.

8. Sophocle, *Trach.*, 1098. Euripide, *Herc. furens*, 1277. Apollodore, l. II, c. 5, § 12. Didot-Mueller, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 140.

1300 ans peut-être avant notre ère, quand Thèbes était la capitale de l'Égypte et Sidon la capitale de la Phénicie, quand les Ioniens n'avaient pas encore émigré du Péloponnèse en Asie Mineure et transporté dans cette patrie nouvelle la légende des erreurs du roi d'Ithaque et des Céphallènes.

CHAPITRE II

LES COLONNES DU CIEL ET LES PEUPLES VOISINS

Les Sémites se sont quelquefois figuré le ciel comme soutenu au-dessus de la terre par des colonnes qui, nous dit Job, chancellent au moindre signe de Dieu¹. D'autres colonnes maintenaient la terre au-dessus des enfers ; Dieu fait trembler la terre, dit ailleurs Job, et les colonnes de la terre sont ébranlées². Dans un psaume Dieu prenant la parole annonce qu'il a consolidé les colonnes de la terre³. Ces colonnes, tant du ciel que de la terre, s'appelaient en hébreu *hammod*, du verbe *hamad* « se tenir debout. » Le mot consacré chez les Phéniciens pour exprimer la même idée paraît avoir été un dérivé de la racine *koun* qui a le même sens que *hamad*. Ce dérivé est *kioun*, mot employé par le prophète Amos pour désigner la statue d'un faux dieu adoré par les Hébreux dans le désert⁴. Le terme phénicien se retrouve comme l'idée sémitique chez les Grecs dans le *kiôn* d'Homère et d'Hésiode⁵. Il est question dans l'*Odyssée* des longues colonnes qui maintiennent le ciel et la terre à distance l'un de l'autre, et ces colonnes sont appelées à l'accusatif pluriel *kionas*⁶.

La fable grecque emploie en outre pour traduire le mot phénicien trois termes différents, *stux*, *atlas* et *stélé*.

Stux (*Styx*), au génitif *stugos*, vient de la racine *stu* qui est une variante de la racine indo-européenne *sta* « se tenir debout ». De *stu* vient *stulos* « colonne », employé par les

1. Job, XXVI, 11.

2. Job, IX, 6.

3. Psaume hébreu 75. *Vulg.* 74, v. 6.

4. Amos, V, 26.

5. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, I, 69.

6. *Odyssée*, I, 81, 82.

Septantes pour rendre l'hébreux *hammod* de Job et des psau-
mes, et *stulos* est resté dans la langue usuelle tandis que le
sens de *stux*, terme consacré par les mythographes, a fini
par ne plus être compris. A l'entrée du palais d'Aïdès, Hésiode
nous montre le séjour de la redoutable *Stux*, fille aînée de
l'Océan. Dans ce séjour souterrain elle habite loip des dieux
un palais dont les colonnes d'argent, *kiones*, sont solidement
attachées au ciel. Là sort d'un haut rocher une source
mystérieuse qui se divise en deux courants : l'un de ces
courants, le plus faible des deux, comprenant seulement un
dixième de l'eau, reste souterrain ; l'autre courant, plus consi-
dérable, fort des neuf dixièmes de la source, fait le tour de
la terre, c'est l'Océan¹. C'était donc dans le palais de *Stux*
que se trouvaient les sources de l'Océan près desquelles naquit
Pégase, le cheval mystérieux de Bellérophon². A quoi *Stux*,
support du ciel, doit-il cette importance hydrographique ? Est-ce
à un rapprochement avec le verbe *στάζω*, au futur *στάξω*, de
la racine *stag*, « découler, dégoutter ? » *Stux*, la redoutable
Stux est-elle devenue si terrible par suite d'une confusion
entre sa racine et celle *στύγος*, « haine, horreur ? » Quoi qu'il
en soit, l'importance cosmographique de *Stux*, comme soutien
de la terre et du ciel et comme source de l'Océan, lui a fait
prendre une place importante dans une formule de serment
qui paraît être la plus solennelle de la poésie homérique :
Sachent la terre, le ciel qui la domine, l'eau de *Stux* qui
coule dessous³ ! Le nom de *Stux* à cause de son analogie avec
le substantif *στύγος*, « haine, horreur, » semblait la partie la
plus terrible de cette formule⁴ dont le sens réel est : Sache le
monde entier !

Quand sur la terre on veut chercher *Stux*, il faut aller au
delà de l'Océan, là où se trouvent, dans le bois sacré et impro-
ductif de Perséphonè, des peupliers élevés :

Μακρὰι αἰγυροί⁵.

Ces peupliers sont ceux qui entourent les Héliades sur les
bords de l'Éridan quand elles assistent à la chute de Phaéton,

1. *Théogonie*, vers 775-790.

2. *Théogonie*, vers 282.

3. *Iliade*, XV, 36-37 ; *Odyssée*, V, 184-185 ; *Hymne à Apollon*, vers
84-85.

4. *Iliade*, II, 755.

5. *Odyssée*, X, 509, 510, 514.

c'est-à-dire au coucher du soleil, et que, désespérées, elles poussent des cris de douleur en versant des larmes d'ambre.

Ἡλιάδες ταναῆσιν ἐελμέναι αἰγείροισιν¹

Populeas inter frondes umbramque sororum²

C'est là que la légende homérique place à la fois la limite de l'Océan et les régions lointaines de l'empire des Cimmériens sur les côtes de la mer du Nord, terme extrême de la navigation occidentale chez les Phéniciens³. Près de là aussi, toujours au delà de l'Océan, se trouve le jardin sacré planté d'arbres aux pommes d'or que gardent les Hespérides de la mythologie hésiodique⁴ et de la tragédie⁵.

Une autre traduction grecque du phénicien *kioun* est usitée dès l'époque homérique, mais plus récente que *Stux* qui est déjà mentionnée dans l'*Iliade*, elle apparaît pour la première fois dans l'*Odyssée*⁶. C'est *Atlas*, *Atlantos*, de la racine *tla* « supporter ; » et le vieux poète grec, embarrassé d'avoir à employer les deux expressions *Atlas* et *kiones* pour rendre la même idée, imagine qu'Atlas soutient les colonnes, *kionas*, qui maintiennent à distance l'un de l'autre la terre et le ciel⁷. On trouve à chaque pas chez les mythographes grecs la conviction que leur langue, si féconde en synonymes, en est entièrement dépourvue.

La doctrine homérique est reproduite par Eschyle; seulement, chez le grand tragique, il n'est plus question que d'une seule colonne *kiona*, elle est située à l'ouest. Atlas, frère de l'Océan, se tient debout dans les régions de l'occident portant sur ses épaules la colonne du ciel et de la terre⁸. Ce fut à cette colonne *kiona*, que la vengeance de Zeus enchaîna un soir le Prométhée d'Hésiode⁹ qui devint plus tard le Prométhée d'Eschyle, création du génie grec, tandis que son synonyme homérique Hermès semble remonter à la période indo-

1. *Argonautiques*, IV, 604.

2. Virgile, *Enéide*, X, 190. Cf. *Eglogue* VI, 62-63.

3. *Odyssée*, XI, v. 13 et suivants. Cf. X, 514.

4. *Théogonie*, v. 215, 216, 275.

5. Eschyle, édition Didot-Ahrens, fr. 76. Euripide, *Hippolyte*, v. 743 *Hercule furieux*, v. 395.

6. *Odyssée*, VII, 245.

7. *Odyssée*, I, 52-54.

8. *Prométhée enchaîné*, vers 347-350.

9. *Théog.*, v. 517-528. Cf. Daremberg et Saglio, *Dict. des ant.*, I, 527.

européenne¹. Tous deux sont des personnifications poétiques du crépuscule tant matinal que nocturne. Le supplice de Prométhée commence à la chute du jour dans ces régions lointaines où le soleil se couche, il finit le matin à l'extrémité opposée du disque terrestre, non loin du Caucase² ; alors Prométhée est délivré par le soleil levant, par Héraclès dont le nom veut dire « gloire du ciel » et qui est un synonyme d'Hélios, d'Apollon et de Zeus. L'Hermès d'Homère naît le matin et vole le soir les vaches d'Apollon, terme consacré pour désigner la lumière du jour³ : le Prométhée d'Hésiode et d'Eschyle vole le feu de Zeus au moment où Zeus cesse de l'accorder aux hommes, c'est-à-dire au moment où le soleil couchant disparaît⁴. Le crépuscule du matin rend cette lumière aux humains. Aussi c'est Hermès, doublet de Prométhée, qui donne la grâce et la gloire aux travaux de tous les hommes⁵. De même Prométhée est le premier maître de tout art humain⁶, c'est un sens de son nom auquel se rattache le souvenir des premiers débuts de la civilisation indo-européenne⁷. L'identité de Prométhée et du crépuscule est incontestable : Prométhée vole à Zeus le feu ; le crépuscule du soir commence quand a disparu le disque enflammé du soleil. Le supplice de Prométhée se renouvelle tous les jours : un aigle, oiseau de couleur sombre, symbole de la nuit, étend sur lui ses ailes et le dévore⁸ ; tous les jours au crépuscule du soir on voit succéder la nuit. Une autre formule pour exprimer le passage du crépuscule à la nuit c'est la sentence de Jupiter qui condamne Prométhée à être précipité dans l'Aïdès, c'est-à-dire dans le lieu où l'on ne voit pas⁹. Prométhée a été délivré par Héraclès. Héraclès ou le soleil, après avoir pénétré le soir dans les régions infer-

1. Curtius, *Griech. Etym.*, 4^e édition, p. 312-313, 337, 347-348.

2. Voir le fragment de *Prométhée délivré* qu'a traduit Cicéron, dans l'Eschyle de Didot-Ahrens, fr. 69, p. 191.

3. Hymne à Hermès, v. 17 et suivants.

4. Hésiode, *Théogonie*, v. 561-567. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 7-8, 110. Comparez le feu allumé par Hermès dans l'hymne à Hermès, v. 111.

5. *Odyssée*, XV, v. 319-320.

6. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 446 et suivants.

7. *Pro-méthée*, chez Pindare *Pro-mâtheus*, est un composé dont le second terme a la même racine que le verbe *μαθίζω*, que le substantif *μαθητής*, etc. C'est proprement le nom du crépuscule matinal.

8. *Théogonie*, v. 524-525 ; *Prométhée enchaîné*, v. 1024-1025.

9. *Prométhée enchaîné*, vers 1016 et suivants.

nales par la porte qui s'ouvre à l'extrémité occidentale du disque terrestre, sort le matin à l'orient de ce domaine de la terreur et de la nuit; le crépuscule, délivré de sa captivité nocturne, précède alors le dieu du jour dont il annonce la venue aux hommes en leur apportant la lumière. Cette lumière matinale est le feu que Prométhée a donné aux hommes après l'avoir ravi au soleil couchant dont Zeus est un nom. Le lieu où commence le supplice de Prométhée, dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, est identique à celui où la fable nous montre ce palais de *Stux* dont les colonnes d'argent sont attachées au ciel. Nous avons vu que là les sources de l'Océan sortent d'une pierre élevée. Or quand le marteau d'Héphaïstos a fixé Prométhée sur le rocher, *πέτρη*, qu'Eschyle substitue à la *kiôn* d'Hésiode, qui voit-on accourir d'abord auprès du patient? Ce sont les filles de l'Océan, car le bruit de l'acier a retenti au fond des antres qu'elles habitent¹. Après les filles de l'Océan, qui arrive? l'Océan lui-même « parvenu, dit Eschyle, au terme de sa longue course²; » or, le terme de la longue course de l'océan est précisément sa source où, après avoir fait le tour du monde, il revient pour recommencer éternellement le même voyage: tel est le sens traditionnel de l'épithète *ἀψόρροος* = *αψο-ροος*³ « le fleuve dont les eaux toujours les mêmes coulent et recoulent sans fin dans le même lit⁴. » C'est à l'occident le plus lointain que l'imagination grecque localise ces conceptions cosmogoniques. Quand le Prométhée d'Eschyle, attaché au rocher fatal, indique à Io la route qui de là conduit au Caucase, au Thermodont, fleuve d'Asie Mineure, à l'isthme cimmérien, dernière trace géographique, au cinquième siècle, du vaste empire des Cimmériens homériques, il lui dit de commencer par se tourner du côté du soleil levant et de traverser des champs incultes; puis, elle arrivera, lui dit-il, chez les Scythes pasteurs⁵. Prométhée, quand il prononce ces paroles, est donc à l'occident de la Scythie. Eschyle a écrit plus haut, au début de sa tragédie, que la scène se passe dans une solitude inaccessible, à l'extrémité de la terre; il est en cela d'accord avec lui-même et avec les données primitives du mythe; il se contredit et altère le mythe quand, dans le même passage, il met la scène en

1. *Prométhée enchaîné*, vers 129 et suivants.

2. *Ibid.*, vers 284-285.

3. De la racine *sru* « couler. »

4. *Iliade*, XVIII, 399; *Odyssée*, XX, 65.

5. *Prométhée enchaîné*, vers 707 et suivants.

Scythie, c'est-à-dire en un pays déterminé. La scène n'est pas en Scythie même, elle est près de la Scythie, à l'ouest de la Scythie. Le Prométhée d'Eschyle est cloué sur le rocher d'où coule la source de l'Océan, à l'occident du monde au delà de la Scythie. Cette donnée est confirmée par deux circonstances. La plus caractéristique est que Prométhée est finalement précipité dans les enfers dont l'entrée est située à l'occident extrême du monde. Une autre est qu'avant cette chute finale, symbole de la nuit, on voit dans la tragédie apparaître Io, la vierge encornée, c'est-à-dire la lune, qui a un long entretien avec Prométhée; or la lune devient visible au coucher du soleil¹: ainsi le supplice de Prométhée a lieu au coucher du soleil. Or le soleil à son coucher se plonge dans l'Océan, à l'extrémité occidentale du monde. Voilà une autre indication de lieu parfaitement concordante avec les premières.

Le soleil qui, chez Homère, se couche à l'extrémité du pays des Cimmériens, se couche, chez Eschyle, à l'extrémité du pays des Scythes. C'est là que la nuit commence. Or nous avons vu ailleurs que, suivant Hésiode, les Scythes sont limitrophes des Ligures; les Ligures touchent la frontière occidentale des Scythes et c'est chez eux que, par la formation de l'ambre, on voit se produire les derniers effets de la puissance créatrice du soleil au moment où, visible encore mais sur le point de disparaître, il se baigne dans l'Océan.

Un troisième terme grec pour traduire le sémitique *kion* est *stélé*. Il apparaît dans la légende d'Héraclès.

Héraclès est déjà connu d'Homère; toutefois des trois travaux que ce dieu solaire accomplit à l'occident: 1^o meurtre de Géryon et enlèvement de ses vaches; 2^o soustraction des pommes du jardin des Hespérides; 3^o descente aux enfers pour en tirer Cerbère, un seul est mentionné par Homère, c'est le dernier. Mais celui-ci comprend l'idée mère des deux autres: les trois mythes expriment la même pensée fondamentale² et ont pour théâtre la même région de l'occident. Zeus, nous dit Homère, envoie Héraclès dans l'Aïdès aux portes solides, ces portes qui près d'Atlas séparent, chez Hésiode, le jour de la nuit³, ces portes du soleil que l'*Odyssée* nous montre par delà l'Océan et au delà desquelles les ombres des amants de Pénélope, conduites par Hermès,

1. Comparez le rôle de la lune dans l'hymne d'Hermès, v. 141.

2. M. Bréal, *Mélanges de Mythologie*, p. 63.

3. *Théogonie*, v. 746-754.

trouvent le peuple des songes et le séjour des morts¹. Zeus, chez Homère, envoie donc Héraclès dans ce domaine sombre pour tirer de l'Érèbe le chien d'Aïdès l'horrible ; sans le secours d'Athênê, Héraclès, lors de cette entreprise, eût péri dans les hautes et rapides eaux de *Stux*² qui est la source de l'Océan, comme nous l'avons dit plus haut, et qui est situé à l'extrême occident. Le chien d'Aïdès, c'est-à-dire de l'obscurité de la nuit, est pour la première fois nommé par Hésiode, c'est Cerbère aux cinquante têtes³, nombre égal à celui des vaches qu'Hermès ravit à Apollon, nombre égal à celui des vaches de chacun des troupeaux d'Hélios en Triakie, nombre égal à celui des semaines de l'année lunaire. Héraclès, dieu du soleil, descend tous les soirs dans les enfers il en sort tous les matins ; chaque année en 350 voyages il en tire 50 semaines qui constituent l'année primitive des Indo-Européens. Le nombre des nuits figurées par Aïdès et par son chien est égal à celui des jours de cette année.

Le mythe des Hespérides, moins ancien que celui de Cerbère, concerne une nuance du phénomène que représente le mythe de Cerbère. Le mythe de Cerbère exprime poétiquement le passage du jour à la nuit, et de la nuit au jour. La fable des Hespérides est la peinture mythique d'un détail de ce grand tableau : il s'agit du coucher du soleil et des brillantes couleurs qui empourprent et dorent le ciel à la fin du jour et au commencement de la nuit. Les Hespérides, filles de la Nuit comme le sommeil et la mort, gardent au delà de l'Océan des pommes d'or et des arbres qui portent fruit⁴. Ces arbres sont ceux du bois sacré d'Apollon, où, suivant Hésiode, Héraclès vainquit et tua *Cucnos*, roi des Ligures⁵. Ce sont les arbres du vieux jardin de *Phoibos* que Sophocle nous montre au delà de toute la mer, à l'extrémité de la terre, aux sources de la nuit, là où commence la voûte du ciel⁶ : ce sont les arbres des jardins des dieux où est la couche de Zeus⁷, la plus antique personnification du soleil, et où, suivant Phérécyde, ce maître du monde épousa sa femme légitime Héra⁸. Ces arbres

1. *Odyssée*, XXIV, 11.

2. *Iliade*, VIII, 367-369.

3. *Théogonie*, v. 311.

4. *Théogonie*, v. 210-216.

5. *Bouclier d'Hercule*, v. 58 et 70.

6. Sophocle, fragment 326, édition Didot, p. 311.

7. Euripide, *Hippolyte*, v. 163, édition Didot, p. 163.

8. Phérécyde, fragm. 33a. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 79.

et ces jardins étaient donc tout près des maisons de l'Océan et de Téthys, situées aux extrémités de la terre, et dans lesquelles, dit Homère, Héra fut élevée¹. On ne peut guère les distinguer des jardins du père Océan dont parle Aristophane². C'était là, c'était près d'Atlas qu'étaient situés les jardins des dieux où furent plantés les arbres producteurs des pommes d'or apportées par la Terre aux noces de Zeus et d'Héra. Phérécyde nous l'apprend³, et déjà Hésiode avait dit qu'Atlas soutenait le ciel dans le pays des Hespérides⁴. Dans l'expédition au jardin des Hespérides, Héraclès prit quelque temps la place d'Atlas. Quand le soleil, sur le point de se coucher, touche à l'horizon le sol terrestre ou l'eau, il semble supporter la voûte du ciel. Le monument poétique le plus ancien où cette idée se trouve formellement exprimée est l'*Hercule furieux* d'Euripide où l'on voit Héraclès pénétrant au milieu des eaux, parvenant à la demeure d'Atlas, et soutenant de ses mains la voûte étoilée des cieux⁵. Mais le prosateur Phérécyde explique déjà comment Héraclès se chargea de porter le ciel tandis qu'Atlas allait demander trois pommes aux Hespérides, et comment une fois ces pommes reçues il obtint qu'Atlas le déchargeât de son fardeau⁶. Il semble même que cette fable était connue de l'artiste qui sculpta, vers le milieu du VII^e siècle avant notre ère, peut-être dans la première moitié de ce siècle, le coffre de Cypsélus⁷. C'est donc une idée antérieure à la découverte du détroit de Gibraltar par les Grecs. Les colonnes du ciel portées par Héraclès ont été connues sous le nom de stèles, *στῆλαι*, *στῆλαι* en dialecte dorien. La première mention s'en trouve chez Pindare qui les donne pour l'extrémité du monde⁸. Pindare écrivait dans la première moitié du V^e siècle avant notre ère, près d'un siècle après le passage du détroit de Gibraltar par Coloios de Samos ; et, dès la fin du siècle précédent, le nom de Tartesse qui est au delà de ce détroit, avait, grâce à l'*Érythie* de Stésichore, fait son entrée dans le monde littéraire de la Grèce.

1. *Iliade*, II, 200-202.

2. *Nuées*, v. 271.

3. Phérécyde, *loco citato*.

4. Hésiode, *Théogonie*, v. 517-519.

5. *Hercule furieux*, v. 400-407.

6. Phérécyde, fragment 33, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 79.

7. Pausanias, l. V, c. 18, § 4, édition Didot, p. 256. Eusèbe date Cypsélus de la 30^e olympiade, 660-657 avant J.-C.

8. Pindare, *Isthmiaca*, I, 29-30, édition de Schneidewin, I, 246.

C'est probablement à Stésichore qu'est due la localisation des colonnes d'Hercule au détroit de Gibraltar¹. En tout cas chez Hécatee, auteur antérieur à Pindare, cette localisation est un fait accompli². Donc, à l'époque de Pindare, les colonnes d'Hercule n'étaient plus l'extrémité du monde, si l'on acceptait la nomenclature géographique des savants de cette époque. Et cependant, la locution proverbiale continuant à être usitée, les colonnes d'Hercule restaient le lieu le plus éloigné que l'imagination pût concevoir. Les colonnes d'Hercule étaient toujours dans la langue populaire, au temps de Pindare, comme au temps de Cypselus de Corinthe, un point inaccessible aux hommes et visité par les dieux seuls au delà de l'Océan.

Ce point était beaucoup plus au nord que ne l'ont admis les géographes grecs à partir d'Hécatee et peut-être plus anciennement c'est-à-dire dès l'époque de Stésichore. Au temps d'Euripide, même dès le temps d'Eschyle, les géographes croyaient que le lac noir, près duquel Apollonius nous montre les Héliades³, était l'Adriatique, et le nom de cette mer, en latin *Atriacum mare* dérivé d'*Atria* « la noire, » doit avoir contribué à cette localisation du mythe. Cependant le chœur d'*Hippolyte* associe le nom de l'Éridan, de Phaéton, le mythe des Héliades en un mot, à celui des Hespérides et de l'Atlas, quand il veut parler d'un lieu excessivement éloigné où il échapperait aux douleurs que lui cause le spectacle du malheur de Phèdre⁴. Or le mythe des Héliades a sa place dans la mer du Nord ; c'est donc près de là qu'est la situation géographique primitive du mythe des Hespérides. Ce naif procédé d'Euripide qui met à la fois les Héliades dans l'Adriatique suivant le système des géographes de son temps, et à côté des Hespérides, à l'extrême occident, comme le voulait la tradition, se retrouve dans l'*Hercule furieux* du même poète, quand, nous donnant pour un habitant d'Amphanaia en Thessalie *Cucnos* roi, chez Hésiode, des Ligures sur les bords de l'Océan, il fait de la victoire remportée sur *Cucnos* par Héraclès le prélude des succès de ce dieu solaire dans le jardin des Hespérides⁵.

C'est ainsi que la poésie grecque nous offre, mélangés à des conceptions mythologiques d'une haute antiquité et à des

1. Strabon, l. III, c. 2, § 11, éd. Didot, p. 123.

2. Hécatee, fragm. 3, *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 1.

3. *Argonautiques*, IV, 608.

4. *Hippolyte*, vers 732-751.

5. *Hercule furieux*, v. 391-407.

interprétations géographiques plus récentes et erronées, les renseignements historiques les plus anciens que nous possédions sur les contrées nord-ouest du continent européen. On trouve dans cette poésie les débris de traditions historiques qui remontent à onze ou douze cents ans au moins avant notre ère, au temps de la grande puissance de Sidon en Phénicie, de Thèbes en Égypte, à l'époque où les Ioniens n'avaient pas encore émigré du Péloponnèse en Asie mineure. Ainsi la plus ancienne poésie grecque nous montre les Cimmériens et les Ligures près de la colonne ou des colonnes qui, au nord-ouest, soutiennent la terre et le ciel. Plus tard, par une des grandes révolutions ethnographiques qui se sont produites dans l'histoire du monde, les Celtes deviennent voisins de cette colonne¹. Les Celtes, conquérants dans le domaine de la fable comme dans celui de la réalité, prennent dans la légende d'Hercule la place qu'y occupaient auparavant les Ligures². Il y avait déjà des siècles que les Scythes d'Hésiode avaient supplanté les Cimmériens homériques.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. Ephore dans Scymnus de Chio, vers 175-176, 189-192. Outre cette colonne, il y en avait d'autres à l'est, suivant le même Ephore cité par Pline, l. VI, § 198.

2. Sur cette forme relativement moderne de la légende d'Hercule, voir Denys d'Halicarnasse, XIV, 1 ; Ammien Marcellin, XV, 9 ; Diodore de Sicile, V, 24 ; Parthénius, c. 30.

CHAPITRE III.

HÉRACLÈS.

L'étude des termes géographiques mêlés aux diverses rédactions de la légende d'Héraclès ¹ peut nous aider à connaître la géographie politique des régions occidentales de l'Europe à la date de chacune de ces rédactions.

Homère parle plusieurs fois du voyage d'Héraclès dans l'Aïdès ² où Hermès et Athéné lui servirent de guides ³. Héraclès pénétra dans l'Aïdès par une porte, *πίλη*, dont il est souvent question chez Homère ⁴. C'est la porte de la maison ou des maisons d'Aïdès, et cette maison est située au-delà de l'Océan ⁵ dans le voisinage des Cimmériens ⁶, là où le soleil se couche ⁷. C'est donc près du pays des Cimmériens que dans la mythologie homérique eut lieu le combat d'Héraclès, dieu du jour et de la vie, contre Aïdès, dieu de la nuit et de la mort, et qu'Aïdès, blessé d'une flèche lancée par Héraclès ⁸, dut laisser son chien aux mains du vainqueur ⁹. Les Cimmériens sont donc chez Homère le peuple de l'extrême ouest. Mais la conquête scythique empêcha leur nom de pénétrer dans la géographie des mythographes postérieurs ¹⁰.

Hésiode ne donne pas comme Homère Aïdès pour adversaire à Héraclès. Il remplace Aïdès par Arès le tueur d'homme,

1. Sur cette légende, voir Bréal, *Hercule et Cacus*, dans ses *Mélanges de Mythologie*, p. 2 et suivantes.

2. *Iliade*, V, 395, VIII, 367; *Odyssée*, XI, 623.

3. Hermès, *Odyssée*, XI, 626; Athéné, *Iliade*, V, 356-359; *Odyssée*, XI, 626.

4. *Iliade*, V, 397; VIII, 367; XIII, 415; XXIII, 72; *Odyssée*, XI, 571.

5. *Odyssée*, VIII, 508, 512.

6. *Odyssée*, XI, 14.

7. *Odyssée*, XI, 12.

8. *Iliade*, V, 395;

9. *Iliade*, VIII, 368; *Odyssée*, XI, 623, 625.

10. *Hérodote*, I, IV, c. I, 11, 12.

ἀνδράφρονος ¹, le fléau des mortels, βροτόλοιγος ², et par Cucnos, fils d'Arès ³. La flèche, διστός, qui chez Homère ⁴ blessa Aïdès, est chez Hésiode remplacée par une lance qui perce la cuisse d'Arès ⁵ et qui, atteignant Cucnos au cou, le tue ⁶. Ici comme chez Homère, Athéné intervient pour protéger Héraclès ; quand Arès veut venger Cucnos et dirige sa lance contre le bouclier d'Héraclès, Athéné détourne le coup ⁷. Ainsi Héraclès, dans son voyage au domaine d'Aïdès, aurait, dit Homère, péri dans les eaux du Styx, si Athéné ne lui fût venue en aide ⁸. La légende hésiodique et la légende homérique sont deux formes du même thème et ne diffèrent que par des variantes secondaires.

Hésiode, dans le *Bouclier d'Hercule*, donne la Grèce pour théâtre à la lutte mythique d'Héraclès contre Arès et Cucnos ; en effet, Cucnos reçut de *Kéux*, roi de Trachis, les honneurs de la sépulture ⁹ ; or Trachis est une ville de Thessalie. Cucnos était gendre de *Kéux*, et c'est en se rendant à Trachis ¹⁰ qu'Héraclès tua Cucnos. Le bois sacré (τέμενος, ἄλσος) d'Apollon, théâtre du combat ¹¹, aurait donc été voisin de Trachis. Toutefois cette localisation du mythe ne peut être considérée que comme un phénomène relativement récent. Qu'allait faire Héraclès à Trachis ? Hésiode ne nous le dit pas, mais nous l'apprenons de Sophocle chez qui nous voyons Héraclès passer par Trachis pour aller gagner une montagne voisine, l'Oïta, où il périt sur un bûcher ¹². La mort d'Héraclès sur le bucher de l'Oïta est une peinture poétique du coucher du soleil : le feu qui brûle Héraclès est le feu allumé par Hermès dans un hymne d'Homère pour faire cuire les vaches d'Apollon ¹³, ce sont les derniers rayons qui empourprent le ciel au moment où le soleil va disparaître ; et le combat contre Cucnos est le prélude de ce phénomène météorologique. Or, tandis qu'Hésiode, dans le *Bouclier d'Hercule*, donne pour théâtre à cet événement légendaire une contrée de la Grèce, ailleurs la poésie grecque, Hésiode lui-même, nous fournissent des indications qui nous autorisent à le placer

1. *Iliade*, IV, 441 ; *Bouclier d'Hercule*, 98.

2. *Iliade*, V, 31, 455, XXI, 421 ; *Bouclier d'Hercule*, 333, 425.

3. *Bouclier d'Hercule*, V, 57-69.

4. *Iliade*, V, 395.

5. *Bouclier d'Hercule*, 360-363, 462.

6. *Bouclier d'Hercule*, 416, 423.

7. *Bouclier d'Hercule*, 453-456.

8. *Iliade*, VIII, 365-369.

9. *Bouclier d'Hercule*, 472, cf. 353-354.

10. *Bouclier d'Hercule*, 353-356.

11. *Bouclier d'Hercule*, 58, 70.

12. Sophocle, *Trachiniennes*, à la fin.

13. Homère, *Hymne à Hermès*, 135-138.

à l'extrême occident. Le bois sacré d'Apollon où Héraclès tue Cucnos, ce bois qui pendant le combat brillait aux yeux comme du feu ¹, est identique au vieux jardin de *Phoïbos*, et, dit Sophocle, ce jardin est situé au delà de toute mer, à l'extrême limite de la terre, aux sources de la nuit, à la naissance du ciel ². Cucnos, fils d'Arès, Cucnos, gendre du roi de Trachis, est identique à Cucnos, roi des Ligures, parent de Phaéton, à ce Cucnos dont la fin est un épisode de la légende des Héliades. Le mythe des Héliades est une peinture du coucher du soleil, aux lieux où se récolte l'ambre, sur les côtes de la mer du Nord; là Cucnos, au lieu d'être tué par la lance d'Héraclès ou du soleil couchant, pleure la mort de Phaéton, autre nom du soleil couchant, et se trouve changé en cygne. Ce mythe a été connu d'Hésiode ³, il a été chanté aussi par Ovide et Virgile; et tous trois s'accordent pour faire de Cucnos un roi des Ligures ⁴, des Ligures qui, dit Pausanias, habitaient sur les bords de l'Eridan, au delà de la terre Celtique ⁵. Dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle, Prométhée, une des personifications du crépuscule, montre du Caucase à Héraclès, c'est-à-dire au soleil levant, le chemin qui le conduira aux Hespérides, c'est-à-dire au terme de sa course diurne; il lui annonce qu'avant d'arriver à ce but il faudra qu'il livre bataille aux Ligures; Zeus fera tomber du ciel une grêle de pierre qui facilitera la défaite de ces ennemis ⁶. Si nous avons le texte complet du *Prométhée délivré* d'Eschyle, nous verrions que dans cette bataille Cucnos commandait les Ligures. En effet Apollodore raconte qu'Héraclès allant à la recherche des Hespérides, combattit Cucnos fils d'Arès et de *Puréné* ⁷. Cet élément du mythe des Hespérides est aussi indiqué par Euripide ⁸. Suivant les mythographes grecs, toujours préoccupés du désir de placer en Grèce le théâtre des événements légendaires qu'ils racontent, Cucnos et Héraclès se seraient rencontrés sur les bords de l'Echédoros en Macédoine, — c'est le récit d'Apollodore, — ou près d'Amphanaia en Thessalie, — c'est ce que dit Euripide; — mais le nom de Puréné mère de Cucnos nous conduit en Gaule près de la ville de Pyréné, non

1. *Bouclier d'Hercole*, 70-73.

2. Eschyle de Didot, fragment 326.

3. Hésiode, édition Didot, 58, fragment CIV; cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 58.

4. Ovide, *Métamorphoses*, II, 366-380; Virgile, *Enéide*, VIII, 185-192.

5. Πέρου γῆς τῆς Κελτικῆς, Pausanias, I, I, c. 30, § 3.

6. Eschyle de Didot, fragment 76.

7. Apollodore, I, II, c. 5, § 11. *Frœm. hist. Græc.*, I, 141.

8. Euripide, *Hercule furieux*, v. 391-393; cf. *Alceste*, v. 502-503.

loin du territoire des Sordes, c'est-à-dire du Roussillon moderne.

In sordiceni cæspitis confinio
Quondam Pyrene civitas ditis Iaris
Stetisse fertur ¹.

Cette ville, suivant Hérodote, II, 33, était voisine des Celtes. Mais il faut arriver à des textes de date beaucoup plus récente pour voir le nom de ce peuple pénétrer dans la légende d'Héraclès. Dès le deuxième siècle avant notre ère, les Celtes prennent place à côté des Ligures dans la légende des Argonautes, telle que la racontent Apollonius et Apollodore². Or Apollodore, un des deux mythographes du second siècle qui fait passer les Argonautes dans le pays des Celtes, met, non en Celtique, mais en Ligurie, le combat d'Héraclès contre Alébion et Dercunos³. Ce combat appartient, suivant Apollodore, au mythe de Géryon, tandis que suivant Méla, il constitue un des éléments du mythe des Hespérides et se confond avec la bataille qu'Héraclès livre aux Ligures dans le *Prométhée délivré* d'Eschyle⁴. Mais ce dissentiment est sans importance, puisque le mythe des Hespérides et celui de Géryon ne sont que des variantes d'un thème identique. Méla appelle Albion et Bergios les deux adversaires d'Hercule qui, suivant Apollodore, se seraient nommés Alébion et Dercunos. Il y a là un essai excessivement ancien de remplacer par des termes géographiques le Cucnos, roi des Ligures, de la poésie hésiodique. L'Alébion d'Apollodore, l'Albion de Méla, sont la Grande-Bretagne, que les géographes grecs de l'école hésiodique plaçaient en Ligurie, puisque les Ligures, suivant eux, occupaient entre les Éthiopiens et les Scythes toute l'Europe du nord-ouest⁵. Cette doctrine subsista jusqu'à Ephore, dont la géographie bientôt confirmée par les découvertes de Pythéas, substitue les Celtes aux Ligures hésiodiques dans la région nord-ouest du monde⁶, et place chez les Celtes la colonne septentrionale du ciel⁷. Ephore écrivait dans la première moitié du quatrième siècle avant notre ère, Pythéas dans la seconde moitié du même siècle. Pythéas apprit aux Grecs le nom moderne d'Albion, le nom de Bretagne⁸. Cela n'a pas empêché

1. *Ora maritima*, 558-560; Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, I, 181.

2. Apollodore, I, 1, c. 9, § 24, 5; *Fragm. hist. graec.*, t. I, p. 123; Apollonius, *Argonautiques*, IV, 611, 635, 646.

3. Apollodore, I, II, c. 5, § 10, 9, *Fragm. hist. graec.*, t. I, p. 140.

4. Méla, lib. II, c. 5. Méla et Eschyle ont en commun la grêle de pierres.

5. Hésiode, édition Didot, fragment CXXXII, p. 62.

6. Ephore, fragment 38, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 243-244.

7. Scymnus, v. 183-92. *Geographi graeci minores*, t. I, p. 202-203.

8. Βρεττανική, Strabon, éd. Didot, I, c. 4, § 2, p. 52; I, II c. 4, § 1, 2, p. 85, 86; cf. Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, t. I, p. 95, 233, 322, 375.

Apollodore, au deuxième siècle avant notre ère, de mettre, comme l'exigeait la géographie hésiodique, Alébion en Ligurie, et Méla de le répéter au premier siècle de notre ère. Méla était un peu en retard.

C'est au premier siècle avant J.-C. qu'on a rectifié la légende d'Héraclès pour la mettre d'accord avec la géographie celtique, telle qu'elle est constituée depuis Ephore. Au retour de l'expédition contre Géryon, disait Apollodore, Héraclès vint en Ligurie : Alébion et Dercunos voulurent lui voler ses vaches, il les tua tous deux ¹. Parthénios, vers l'an 60 avant J.-C., arrangea cette légende d'une façon plus conforme à la géographie de son époque, et en même temps lui donna un caractère moins funèbre, afin de la faire entrer dans son traité *des passions amoureuses*.

Héraclès, dit-il, emmenant d'Erythie les vaches de Géryon, traversa la Celtique et arriva chez Brétannos qui avait une fille appelée Celtine. Celle-ci, devenue amoureuse d'Héraclès, lui cacha ses vaches et ne voulut les lui rendre qu'à la condition de l'épouser. Elle eut de lui un fils appelé Keltos, de là le nom des Celtes ². Ainsi, chez Parthénios, Brétannos (l'île Brettanique de Pythéas), prend la place d'Alébion et, comme chez Ephore, le pays des Celtes est substitué à la Ligurie.

Une autre variante se trouve chez Timagène, contemporain de Parthénios ³; et Ammien Marcellin la reproduit en ces termes : Hercule, fils d'Amphitryon, alla exterminer Géryon et *Tauriscus*, tyrans cruels dont le premier dévastait les Espagnes et le second les Gaules ; vainqueur de tous deux, il s'unit à des femmes généreuses ; il eut d'elles plusieurs fils et il donna le nom de ces fils aux contrées sur lesquelles ils régnèrent ⁴. Quelques années après Timagène, Denys d'Halicarnasse nous apprend le nom de deux de ces fils d'Héraclès : l'un, dit-il, s'appela *Ibéros*, l'autre *Keltos*, leur mère était Astérope fille d'Atlas ⁵. Un autre nom avait été indiqué quelques années plus tôt par Diodore de Sicile : Héraclès dans la guerre contre Géryon, raconte Diodore, traversa la Celtique et y bâtit Alèsia. La fille

1. Apollodore, l. II, c. 5, § 10, 9, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 140. Dercunos peut être la ville celtique Drilónios de Théopompe, comme le Bergios de Méla est chez Pline, Bergios, île de l'Océan Atlantique.

2. Parthénios, c. 30. Cette légende est imitée d'Hérodote, IV. 8-10.

3. Timagène venu à Rome vers l'an 55 av. J.-C. y vivait encore au temps de la toute-puissance d'Auguste.

4. Timagène, fr. 7, chez Ammien Marcellin. XV, 9, *Fragn. hist. graec.* III, 323.

5. Denys d'Halicarnasse, l. XIV, c. 1 ; édit. Kiessling, t. IV, p. 199 ; cf. Apollodore, l. III, c. 10, § 1, 1. (*Fr. hist. graec.*, I, 165), où la fille d'Atlas s'appelle Stérope et devient mère de Lucos, habitant des îles Fortunées.

du roi de la Celtique l'épousa ; elle eut de lui *Galatès* qui, succédant à son grand-père, imposa à ses sujets le nom de Galates d'où vient au pays le nom de Galatie ¹. Ainsi Héraclès, dans son expédition contre Géryon et Tauriscus, aurait eu de deux femmes Iblê^os, Keltos et Galatès ². Timagène est le seul auteur qui associe Taurisque à Géryon. Taurisque est la personnification d'un peuple celtique ³ établi à une date fort ancienne sur les deux pentes des Alpes. Caton l'ancien, écrivant dans la première moitié du second siècle avant notre ère, considère comme une fraction des Taurisques les Salasses et les *Lepontii* ⁴ qui habitaient, les uns dans la vallée d'Aoste en Italie, les autres dans la région supérieure de la vallée du Tessin en Suisse. C'est des Salasses et des *Lepontii* que semble parler Polybe, quand, au moment de raconter la prise de Rome par les Gaulois, il nous montre des Taurisques installés en Italie au sud des Alpes ⁵. Les Taurisques avaient un autre établissement au nord-est des Alpes : c'est là que les Cimbres vinrent les attaquer vers la fin du second siècle avant Jésus-Christ ⁶. Là était située leur ville de Noréia ⁷, aujourd'hui Neumarkt en Styrie, où le consul Papirius Carbo fut défait par les Cimbres l'an 113 avant notre ère ⁸; et de cette ville vient le nom de *Norici* sous lequel les Taurisques du nord furent exclusivement connus après les grandes défaites que leur infligea Boerebistas, ce roi des Gètes ⁹, contre lequel Jules César prépara une expédition ¹⁰.

La forme de la légende d'Hercule remaniée par Timagène quelque temps après les grandes conquêtes de César, nous montre Taurisque infestant les Gaules ; elle peut être rapprochée du passage de la vie de Camille où Plutarque, avant de raconter l'invasion des Gaulois en Italie, résume leurs anciennes

1. Diodore, V, 24, édition Didot, t. I, p. 268-269.

2. Cette généalogie a pour pendant celle où Polyphème rend Galatie mère de Keltos, d'*Illyrios* et de Gala, d'où les Celtes, les Illyriens et les Galates. Appien, *Illyrica*, 2, édition Didot, p. 271 ; cf. Timée, fragment 37, *Fragm. hist. graec.*, I, 200.

3. Strabon, I, VII : c. 2, § 2, c. 3, § 2 ; édition Didot, p. 244, 246.

4. Pline, III 134. Suivant Strabon, I, IV, c. 6, § 8, p. 171, les *Lepontii* sont des Rètes, terme exact géographiquement, et non ethnographiquement. Le nom gaulois de la ville d'*Époredia* et un passage de Julius Obsequens, 21, établissent formellement, d'accord avec Caton, l'origine celtique des Salasses (*Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, p. 750-751).

5. Polybe, II, 15, 8 ; édition Didot, t. I, p. 78. L'établissement des Taurisques à Aquilée (Polybe, XXXIV, 10, 10 ; édition Didot, t. I, p. 146) paraît beaucoup plus récent, Tite-Live, livre XXXIX, c. 22 ; av. J.-C. 186.

6. Posidonius fragment 76 ; *Fragm. hist. Graec.*, t. III, p. 285.

7. Pline, III, 131.

8. Strabon, I, V, c. 1, § 8, édition Didot, p. 178 ; cf. Tite-Live, *Épilogue*, I, 63.

9. Strabon, I, III, c. 3, § 11, édition Didot, p. 252 ; cf. I, VII, c. 5, § 2, p. 250.

10. Strabon, I, VII, c. 3, § 5, édition Didot, p. 247.

migrations, et nous raconte qu'étant trop nombreux, ils sortirent en troupes considérables de leur ancienne patrie alors trop étroite, et allèrent s'établir les uns sur les bords de l'Océan, les autres entre les Alpes et les Pyrénées¹. Ainsi les savants grecs de l'époque classique avaient conservé le souvenir de la conquête par laquelle l'empire celtique s'était substitué dans l'Europe du nord-ouest à la vaste domination de Ligures de la géographie hésiodique.

1. Camille, 15 ; *Vies*, édition Didot, t. I. p. 162.